



Ils n'ont pu me corrompre
Ils m'ont assassiné
MARAT

DIRECTEUR
C. LENQÛE

M. Guéguen a donné sa démission.
Le préfet l'a acceptée.
Nous aussi.
Mais M. Guéguen a plus d'une... salade dans son sac.
Et, après la pâte alimentaire, il donne dans la pâte à papier.

Un des plus monstrueux aigrefins de la Résistance

La hideuse besogne du Commandant Lefaur

Il rançonnait et terrorisait à merci
Et non content de procéder à de véritables boucheries, qui furent signalées à Alger, il détroussait les cadavres de ses victimes

AUX plus beaux jours de la presse encore muselée, deux de nos confrères quotidiens de Nice, bravant les consignes, ont récemment évoqué la hideuse besogne du trop célèbre commandant Lefaur.

Ils furent, l'un et l'autre, condamnés à une amende et aux frais : l'« innocente victime » qui ne pouvait plus, alors, rançonner à merci, au gré de ses caprices, encaissa allègrement les sommes que les deux journaux furent contraints de lui verser.

Le commandant Lefaur encaissera-t-il, aujourd'hui, aussi allègrement les écrasantes révélations qui suivent et comment pourra-t-il sortir blanchi des charges accablantes qui vont le placer immédiatement parmi les plus monstrueux aigrefins de la Résistance ? Un « véritable » du maquis, le jeune lieutenant Jacques Cyclamen, décoré de la Croix de la Libération qui, pendant dix mois, a patiemment accumulé, preuves en mains, les inqualifiables méfaits de ce sinistre salopard, va, à présent qu'il a le droit de parler, démasquer le coupable et rendre au misérable Lefaur son horrible visage.

Par
le lieutenant
Jacques CYCLAMEN
Décoré de la Croix de la Libération

Peu après la Libération, alors que dans la confusion générale, les fauves, fidèles aux principes de la foire d'empoigne s'emparaient des postes et occupaient, en usurpateurs, soit une mairie, soit une imprimerie, le commandant Lefaur (de son nom véritable, Chéron), prit en mains la direction de la S.M.

Flanqué de son lieutenant de Savigny (dit « Baba », dit « Mouton », mais de son nom véritable Cohen), et plus familièrement encore connu, lui aussi, sous l'étiquette de « L'Homme à la cravache », s'installa au Trianon de sinistro mémoire.

Ces deux personnages étaient, alors, considérés comme résistants à toute épreuve... A toute épreuve, peut-être, mais quelles épreuves ?

C'est ce que je vais révéler ici.

J'entrai donc en relations avec le commandant Lefaur au sujet des arres-

tations de l'Atlantic et du Nouvel-Hôtel : ce fut bien vite que je m'aperçus des agissements en vigueur à la S.M.

L'affaire du comte et de la comtesse de Maupas, de la S.B.M. de Monaco, me fixa sur les procédés habituellement en usage à la S.M.

LES GIBIERS INTERESSANTS

En effet, aussitôt que la S.M. avait connaissance d'arrestations importantes, elle retirait les inculpés de marque des services du Nouvel-Hôtel et s'appropriait, sans hésiter, les gibiers les plus délicats et les plus savoureux.

C'est dans ces conditions que Magda Kovacs me fut enlevée, avant d'avoir pu me fournir des renseignements sur la Cinquième colonne de Monte-Carlo. Magda voulait obtenir sa liberté et elle était prête à dénoncer ses complices de Monaco.

Pourtant, le fait le plus suspect est le suivant :

La comtesse de Maupas, agent de la S.B.M. sous l'occupation, fut donc arrêtée, dénoncée par Frida Rudoit.

Conduite au Nouvel-Hôtel, devant la commission du capitaine Mathis, la comtesse fut interrogée par le capitaine



Le lieutenant CYCLAMEN

Cavenago (Paul, dans le clandestinité) et par moi-même.

La comtesse parla sans se faire prier et déclara devant témoins :

« Je n'ai rien à me reprocher (on croirait entendre Laval !), mais, poursuivait-elle avec son accent suédois, tendre comme la peau de son pays, je vais travailler avec vous, mon capitaine, et je vous dirai les noms de tous les agents de la Gestapo de Monte-Carlo : je vous dévoilerai les agissements du Casino ; vous saurez le rôle joué par Frida Rudoit, pendant l'occupation, dans les services de la Gestapo.

Le capitaine Paul avait accepté ces propositions, mais le soir, vers 20 heures, Lefaur exigeait la livraison de la comtesse de Maupas, son transfert sans retard à la S.M. ; et depuis il me fut impossible d'obtenir la moindre indication sur le sort de cette estimable dame : je suis cependant heureux d'avoir appris tout dernièrement que la comtesse et le comte de Maupas, enfin

libérés, se trouvaient à Monte-Carlo.

Que s'est-il donc passé ?

La « collaboration » de la comtesse a dû être très fructueuse (peut-être pas uniquement pour elle) : mais pourquoi le commandant Lefaur a-t-il gardé le silence sur cette affaire et pourquoi l'a-t-il étouffée ?

Lefaur a des raisons que la raison...

LA PUCHE A L'OREILLE

C'est alors que j'entrepris au début de l'automne la présente enquête, recherchant avec patience la trace des deux compères qui viennent d'obtenir brusquement des postes importants.

Le 23 décembre, je montai donc près de Valberg, au chalet du Ski-Club, situé non loin de Beuil. Aussitôt arrivé, je commençai à me renseigner ; pourtant, dès le début de mon enquête, je me heurtai à des réticences : les paysans refusaient de parler ou détournaient la conversation. Intrigué, je poursuivis pourtant mes investigations, tandis qu'une question harcelait mon esprit : Pourquoi évitent-ils de parler de Lefaur ?

Le soir de Noël, j'eus la clé de l'énigme en interrogeant une fois de plus, le serveur du chalet, alors qu'il m'apportait mon dîner, et voici ce que j'appris.

L'HOMME A LA CRAVACHE AIME LE BEURRE

Savigny ayant reçu mission de rechercher du ravitaillement, vint un jour avec Lefaur et, d'autorité, imposa la collectivité d'une quantité de 70 kilos de beurre ; comme les paysans se récriaient, armes et revolvers sortirent et c'est sous cette menace que Savigny ne s'en alla pas les mains vides.

Encouragé, mon interlocuteur me confia qu'à son avis, la population et surtout les paysans qui n'osaient pas se plaindre, craignaient les représailles,

ayant tous, plus ou moins fait du marché noir et, par conséquent, des profits illicites. Ainsi, Lefaur les tenait, ils étaient tous à sa merci.

Une seule fois, cependant, la population protesta publiquement. Pour empêcher l'élection, à la tête de la municipalité de Beuil, d'un trop notoire collaborationniste que protégeait Lefaur : un certain Robion !

LEFAUR A DES EXIGENCES

Autocrate sans pouvoir officiel, Lefaur se mit à rançonner les habitants : il distribua des amendes de 30 ou 40.000 fr., au gré de sa fantaisie et de ses besoins personnels : M. Bellon, commerçant en articles de sports d'hiver, en fut particulièrement victime, accusé par Lefaur d'avoir détourné des denrées du maquis ; un certain Marquis du Rouet, lui aussi, se vit infliger la coquette amende de 50.000 fr.

Mais c'est principalement à Valberg que les deux sinistres complices firent leurs coups : festins et amendes, ripailles et extorsions se poursuivirent à une cadence accélérée, jusqu'au moment où, l'arrivée des boches étant signalée dans les environs, les deux compères trouvèrent plus prudent de prendre la montagne pendant quelques jours.

LA VÉRITÉ SUR LES EXECUTIONS DE SESTRIÈRE

Est-ce le voisinage du boche qui excita l'ardeur de Lefaur ? Est-ce pour montrer qu'il pouvait être aussi cruel et aussi sanguinaire que nos occupants ? Toujours est-il que non content de rançonner, il se mit à torturer et à exécuter.

La première charrette comprenait sept innocents : voici d'abord les noms de ces sept victimes :

Marie-Jeanne Anik, de Beauvezer ; Marguerite Foletto, 18 ans, de Villars-Colmars et Yolande Foletto, 16 ans ; Mme Baudino, boulangère à Colmars ; le fils Menardi, et deux inconnus.

Je me suis rendu sur les lieux de l'exécution et par un heureux hasard de circonstances, j'ai pu entendre le récit de cette tragédie, par un témoin de ces horribles assassinats.

Nous sommes en juillet 1944 : le débarquement en Normandie fait de rapides progrès : les maquis des Alpes s'agitent et connaissent une activité grandissante. Embuscades, attaques et contre-attaques se poursuivent sans relâche. A Allos, l'inquiétude règne : les boches montent, mais ils sont loin encore ; cependant Lefaur a peur, il a même si peur, le corpulent commandant, que, sur la place de Saint-André, devant la gendarmerie, il est publiquement traité de lâche ; quelques jours après, cette insulte est répétée devant le commandant Noël, directeur de « L'Aurore », actuellement en convalescence à Mégève.

AU-DESSUS DU GOUFFRE

Est-ce la peur qui commande à Lefaur ces arrestations arbitraires que le capitaine Martel condamne ? On serait tenté de le croire, car Lefaur, pour commencer, inflige au capitaine Martel 48 heures d'arrêts.

Dans son affolement, Lefaur décide ensuite de faire arrêter le père Foletto convaincu de relations avec les Italiens et les Boches ; mais le père est en fuite ; qu'à cela ne tienne, les filles paieront à sa place. Yolande, 16 ans, et Marguerite, 18, sont donc emmenées à la place d'un père fautif et lâche. Une pauvre folle de Beauvezer, Marie-Jeanne Anik, est à son tour appréhendée ; c'est ensuite la femme Baudino, boulangère de Colmars, dont le mari a pris le large et faisait partie

de la Gestapo ; le fils Menardi et deux inconnus sont également raflés.

Les dernières dispositions sont rapidement prises dans le refuge d'Allos, ainsi que le rapportent les muletiers réquisitionnés à cet effet. Lefaur-Pilate charge le lieutenant Bertrand du « Groupe Charles », du soin d'exécuter la sentence : il faut faire vite, et bien.

Les sept condamnés sont conduits, sans autre forme de procès, à la Sestrière, montagne qui surplombe La Foux d'Allos. Face au précipice, les sept victimes sont alignées. Le lieutenant Bertrand s'approche alors du gouffre et lance une pierre ; dans le silence on entend le ricochet, longtemps encore : l'abîme est sans fond. L'instant est éternel : immobiles, les condamnés regardent déjà dans l'autre monde. Les témoins, M. Georges Werhac et les frères Mariani, de l'armée secrète et membres du Groupe Lorrain, sont pâles et figés...

DETROUSSEURS DE CADAVRES

Les secondes sont comptées ; l'exécution va avoir lieu. Elle dura exactement 1 h. 30... une éternité.

Les sœurs Foletto demandent alors à mourir toutes les deux ensemble, cette faveur leur est refusée.

Une première salve déchire l'air : Marguerite Foletto tombe tout d'abord, et comme le peloton d'exécution tire dans le dos des victimes, le corps de Marguerite va se déchiqueter dans les profondeurs du trou béant. Sa sœur Yolande va mourir moins courageusement, elle crie, elle hurle : « Grâce, pitié ! Messieurs... » Son cadavre va rejoindre celui de sa sœur... La folle du village meurt à son tour, sans se rendre compte, les autres suivent.

Cependant, il reste à dépouiller les corps des suppliciés et on entreprend alors de les ramener ; ils sont remontés en morceaux et mis à nus ; seule, la folle conserve ses sandales : « Elles sont trop usées », déclare en soupirant un des exécuteurs.

Que faire de ces sept corps ? Le temps manque pour les enterrer : on les entasse, pêle-mêle, sous des pierres qui recouvrent les cadavres superposés...

Je sais cependant que le curé d'Allos, l'abbé Savournin, et son collègue de Villars-Colmars, sont venus reconnaître et bénir ces morts sans sépultures... Et pendant ce temps-là, l'abject Lefaur-Pilate se repliait en toute hâte vers le Laverg, en direction du Martinet...

QUE SONT DEVENUS LES RAPPORTS ?

Il y a décidément, comme disait Clemenceau, des consciences pourries !

Le lieutenant Robert Lagoutte, de la Mission Interalliée, révolté par cette exécution, adressa, alors, un rapport à Alger. On demande ce qu'est devenu ce rapport ? Les pellicules de l'exécution, témoignage irréfutable, avaient été sauvées et conservées par Jean-Pierre Alain, du Groupe Lorrain ; elles sont introuvables ; entre quelles mains se cachent-elles ?

Où sont les rapports de Georges Werhac, propriétaire de l'Hôtel des Alpes à Colmars ? ceux des frères Mariani ?

Où se trouve la pétition de la population de La Foux d'Allos signée en octobre ?

Arguments « massues », preuves irrévocables dans lesquelles on pouvait relever cette simple phrase :

« Si les Allemands n'étaient pas arrivés près d'Allos les exécutions auraient peut-être été plus réfléchies, la culpabilité des fusillés n'ayant pas été prouvée. »

C'est également le rapport officiel du témoin Georges Werhac qui déclare : « L'impression qui se dégage de cette boucherie demeure formelle : on aurait cherché à se débarrasser de bouches inutiles ou de témoins gênants. »

LA RESISTANCE INDIGNÉE

Les sanglantes exécutions de la Sestrière sont-elles justifiées ? C'est là une question délicate, aussi je me contente ici de déclarer que semblable carnage n'est pas digne des traditions militaires françaises. Pourquoi la presse régionale a-t-elle été obligée de se taire au moment où le commandant Lefaur fut arrêté ? Pourquoi un commandant est-il investi de semblable titre, alors que durant la lutte clandestine, il ne prit part à aucun combat clandestin ?

La Résistance tout entière demande, par ma voix, pour son propre renom glorieux, que toute la lumière soit faite : les gens d'Allos ont tous, plus ou moins été victimes d'aigrefins qui, au titre de cette même résistance, rançonnèrent la région. Un fermier m'a raconté comment, le revolver sous le nez, on lui enleva pour 80.000 fr. de bétail :

« — Certaines de mes bêtes, continua-t-il, portaient ; elles étaient donc très grosses et l'intendant de Lefaur les choisit tout de même, bien que je lui

eus dit qu'elles allaient mettre bas ; je ne fus jamais remboursé, malgré les bons de fantaisiste réquisition dont je fus comblé. »

Il faut épurer la Résistance et ne pas confondre les salopards de la dernière minute avec les héros dont nous sommes tous fiers : on connaît les noms de ces braves qui ont généreusement fait le sacrifice de leur vie, aussi, puisque l'occasion m'en est donnée, je m'incline ici bien bas devant le souvenir du capitaine Lorrain, devant la mémoire de Manfred le Martiniquais, fusillé par les boches sur la route nationale et qui resta trois jours et trois nuits exposé au soleil et aux bêtes.

SAVIGNY CHEZ LA MÈRE MICHEL

En juin 1944, et c'est peut-être une des seules actions honorables de Savigny, ce dernier se présenta chez la mère Michel, une mercière-épicière dans la Grande-Rue d'Allos. Savigny avait entendu raconter que la bonne femme entassait dans son arrière-boutique des réserves incalculables ; sans hésiter, Savigny, assisté des compagnons qui l'escortaient, fit main basse sur toutes les précieuses denrées : il réussit, ainsi, à équiper vingt-quatre hommes, à fournir le maquis de vivres, à distribuer des chaussures aux gosses qui depuis des mois allaient pieds nus, en un mot à faire profiter une population décimée de souliers à 5 francs la paire... prix d'avant-guerre, et de café jalousement entreposé depuis 1939.

La mère Michel se doute-t-elle qu'elle ne doit qu'à son fils le sac de sa boutique ? Celui-ci possédait une moto ; le groupe Lorrain voulut la lui réquisitionner ; mais lorsque le lendemain on vint prendre livraison de la machine, l'homme du maquis s'aperçut, heureusement à temps, que l'axe de la roue arrière avait été scié et les écrous enlevés ; c'est donc à la suite de ce sabotage ignoble que la mère, qui ne valait pas grand-chose, paye pour son fils qui ne valait pas mieux.

L'EXECUTION DE PIERRE GUAGUEN

L'Hôtel Beau-Site est, en juillet 1944, le P.C. du maire actuel d'Allos, Jean Pellegrin ; à cette époque, ce pur résistant y avait emmagasiné des munitions, des vivres ; il y soignait aussi les blessés.

Le 21 juillet, malgré les protestations de Jean Pellegrin, Lefaur arrive et s'installe dans la salle à manger ; rapidement il constitue un conseil de guerre fantôme et commence par décréter que le nommé Pierre Guaguen va être immédiatement fusillé devant l'hôtel même. Le maire proteste avec énergie et refuse que cette exécution sommaire se produise à sa vue ; qu'à cela ne tienne, des ordres brefs sont donnés par Lefaur, et le malheureux est massacré 70 mètres plus loin.

« Rien de précis à lui reprocher, déclare cyniquement le rapport dit officiel, simple mesure de précaution. »

Le lieutenant Robert Lagoutte, parachuté comme officier de liaison de la Mission Interalliée en Corse, expédia séance tenante un rapport à Alger ; dans quelles archives poudreuses ce rapport dort-il toujours ? Et qui le réveillera de ses cendres ?

A l'heure actuelle, le commandant Lefaur qui, pour ses « brillants » états de service a été promu colonel, serait aux dernières nouvelles, en Allemagne.

Alors que d'après les renseignements reçus par le maire d'Allos, Savigny serait introuvable ; que fait notre colonel en Allemagne ? occupe-t-il ? ou plutôt, de quoi s'occupe-t-il ?



Les premiers soldats américains arrivant au P. C. du lieutenant Cyclamen

Mesdames, Messieurs, faites vos jeux !

Le Grand Steeple Chase des élections cantonales (1^{er} tour)

13 à 15 partants. 4 gagnants. Concurrents de classe et de basse classe. Tous les âges. Des débutants et des confirmés. Tous des mâles (d'après leurs déclarations).

LEURS COTES

En attendant un nouvel hippodrome, ou que les roulettes tournent, on joue aux élections.

Le 20 septembre, voici quelles étaient les cotes des principaux concurrents chez un book sympathiquement connu :

COTTA : 3/1 ;
MEDECIN : 3/1 ;
UGO : 4/1 ;
PALMIERI (blanchi) : 7/1 ;
PRUVOST : 5/1 ;
AUGIER : 5/1 ;
BAREL : égalité ;
ALLEGRE (sacrié) : 20/1 ;
ANDRIEU : 25/1 ;
SPINELLI (douteux) : 100/1.

L'IMPRESSION

Nous avons demandé à un spécialiste quelques appréciations sur la course des Cantonales. Voici ce que ce spécialiste nous écrit :

Quelques concurrents se détachent. Cotta est un concurrent



M. Basile Séméria, qui se présente à Beausoleil, où il est président de la Maison des Prisonniers, comme candidat du C.N.R.

dont on dit grand bien. Médecin est un rentrant de qualité. Barel est sur un parcours à son entière convenance. Ugo aussi. Pruvost et Augier, bien que ne partant pas couplés, appartiennent au même enchaînement. Allègre méritait mieux, et se trouve trop handicapé. Andrieu est surclassé. Spinelli est un veau, que l'on aurait mieux fait de laisser à l'écurie. Palmieri n'est pas qualifié pour une semblable épreuve. Course assez ouverte. Je vois à l'arrivée :

BAREL, COTTA, MEDECIN, UGO et PRUVOST.

BRUITS D'ECURIE

En dernière minute, on nous signale la forme très brillante de MEDECIN et HUGO.

Médecin partira très appuyé par son entourage ;

Augier a fait déjà un trop gros effort (d'affichage) ;

Spinelli, à l'entraînement, a déçu ses rares partisans. Il est fortement question de déclarer forfait pour lui ;

Palmieri, malgré le traitement détersif des vétérinaires, n'est toujours pas brillant ;

Barel, sauteur incomparable, aura une toute première chance ; Allègre, très courageux, de belles qualités qu'il ne pourra pas employer sur un terrain qui ne lui convient pas.

LA PREUVE SERA-T-ELLE FAITE ?

Que, même sans disposer de journaux, on peut être élu aux élections. Qu'en penserait ce directeur de « l'Eclairer », qui disait, il y a vingt ans :

« Ici, nous pouvons faire passer et battre qui nous voulons, aussi la valeur de notre appui est inestimable ».

Inestimable ? Il savait, tout de même, en fixer le prix aux intéressés.

ON VOUDRAIT BIEN COMPRENDRE

Quelques journaux ont annoncé ceci :

« Vendredi se sont réunis les représentants des Fédérations socialistes et communistes. Etaient présents : les représentants de la Fédération socialiste : Roubert, Glotzmann, Favre, Gontier, Romeo et ceux de la Fédération communiste : Maertens, Barel, Pourtalet, Voisin, Houat.

La résolution suivante a été adoptée :

Le Comité d'entente, après étude de la situation politique à la veille des élections cantonales des 23 et 30 septembre, dans le but de battre la réaction, d'assurer le triomphe de la République et de la démocratie et d'affermir à cette occasion les liens d'unité entre les deux partis de la classe ouvrière, a accepté le principe du désistement au deuxième tour de scrutin du candidat communiste en faveur du candidat socialiste arrivé en tête, et réciproquement.

Les représentants des Fédérations socialistes et communistes déclarent qu'en aucun cas les candidatures des deux partis ne pourront donner lieu à des campagnes antisocialistes ou anti-communistes ».

Fort bien, et parfaitement logique. Mais on ne comprend pas pourquoi le parti socialiste n'a pas présenté partout des candidats... Il ne manque, ni de papiers, ni de journaux. Alors ?

Alors, pour qui se désistera le communiste, là où il n'y aura pas de socialiste... et qui se



M. André Pruvost, le souriant et ardent conseiller municipal de Nice, candidat dans le 3^{me} canton

désistera pour le communiste dans le même cas ?

Nous voudrions — et nombreux sont les camarades S.F.I.O. qui le voudraient aussi — avoir une explication de cette anomalie.

Dans les coulisses de la « campagne »

● M^r Jacques Cotta, maire de Nice, avec sa fougue habituelle, s'était laissé entraîner, devant un public nombreux, à affirmer que Jean Médecin faisait ses élections avec le concours d'agents électoraux quelque peu « maquereaux ». Maquereaux au vin blanc, entre deux mers, cela va de soi.

Mais Jean Médecin, ex-maire de Nice, se trouvant offensé, répliqua avec véhémence devant des auditeurs au moins aussi nombreux, en citant des passages d'un journal « Les Annales Fascistes », qui considérait M^r Cotta comme un des leurs.

« Les Annales Fascistes », torchon de basse vaisselle, essuie le linge sale de l'autre côté des Alpes. Pourtant, le bruit dont il s'est fait l'écho n'est pas inventé et nous ne pouvons croire que Jean Médecin s'est servi, à cette occasion, d'un document truqué.

D'autre part, le journal « Il Nizzardo », a maltraité Jean, maire de Nice, et celui-ci se montre particulièrement

fier d'être « enquirandé » dans cet autre torchon que seul un Italien fasciste peut concevoir.

Les partisans de Cotta déclarent le document des « Annales Fascistes » apocryphe : les partisans de Médecin exigent la démission de Cotta.

En résumé, si Jean Médecin est incapable de se servir d'une pièce dont l'authenticité n'est pas douteuse, Jacques Cotta est, lui, victime d'une vilénie fasciste.

Nous n'en voulons pour preuve que l'exemple suivant : parmi les membres de la « Marche sur Nice » figurait une famille composée de quinze personnes ; le père, une vieille fripouille, avait fait inscrire toute sa famille, sans doute afin de pouvoir toucher les rations de tabac de ses enfants. Or, trois de ses fils, pendant ce temps, souffraient pour la France ; l'un d'eux était prisonnier en Allemagne, l'autre, Français et engagé volontaire, était soigné pour blessure

grave ; quant au troisième, il se trouva parmi les troupes françaises qui débarquèrent en Italie.

On conçoit leur fureur lorsqu'ils apprirent que, à leur insu, ils avaient leur nom inscrit parmi ces salopards qui nous avaient tiré dans le dos.

C'est pourquoi dans cette affaire, Jean Médecin n'a pas tort, et de son côté, Jacques Cotta a raison.

Politique ! Politique !...

● Alors que dans la voiture du sympathique docteur Megozzi, Georges Lénor rentrait paisiblement chez lui, il fut interpellé par deux énergumènes qui le traitèrent de « gangster » et autres épithètes du même tonneau. L'un des deux n'était autre que le candidat Lucien Palmieri qui ne pouvait admettre qu'on le confondît avec son homonyme Palmieri, le communiste.

Mal embouché, d'une éducation médiocre et d'une intelligence bien au-dessous de la moyenne — et Dieu sait si la moyenne est basse ! — il tenta de faire comprendre à notre directeur qu'une rectification était nécessaire.

...Et c'est pourquoi nous nous excusons auprès de M. Palmieri, le communiste, de l'avoir confondu avec Lucien Palmieri, ce candidat au 1^{er} arrondissement qui, enrichi dans le commerce du charbon, se livrait également à des transports clandestins d'huile d'olive.

● M^r Jacques Cotta, maire de Nice, nous fait également remarquer l'erreur commise au sujet des deux Palmieri : le candidat S.F.I.O. est, paraît-il, un militant socialiste et l'unanimité du Parti est derrière lui, y compris Mme Théo Martin !

Bravo !... Tout est donc pour le mieux car, avec Mme Théo Martin derrière lui, il ne risque rien !

L'AVIS DE LA VOYANTE

Nous avons été rendre visite pour nos lecteurs à Mlle de Sparte, qui fut une élève de la célèbre Mme de Thèbes. Et nous l'avons questionnée au sujet des élections. La vieille et très distinguée demoiselle nous a dit avec un sourire :

« Vous êtes un plaisantin. Vous croyez, vous, à des élections ? Mais tout est arrangé, et fort bien, sachez-le. Voyons, il y a quatre partis importants ? Eh bien, chacun s'est attribué un canton. Le 1^{er} aux Radicaux ; le 2^{me} aux communistes ; le 3^{me} aux M. R. P. ; le 4^{me} aux S.F.I.O. Triomphe de l'Union, et tout le monde est satisfait ! Au revoir, Monsieur, et à la prochaine fois ».

Et ça nous a coûté une livre de figues (la voyante, très portée sur la bouche, et n'ayant qu'une confiance très relative dans les billets nouveaux, se fait payer en denrées).

Le prix d'une campagne électorale

Il y a 40 ans le député Lairolle (excellent avocat et très considéré) avouait qu'il avait dépensé 250.000 fr. (OR) pour être élu député des Alpes-Maritimes !

De quoi faire réfléchir les candidats successeurs...



On va rire

M. GUEGUEN est revenu de Paris. Pas avec des stocks de denrées dans les bras, mais avec un stylo au bout des doigts. M. Guéguen journaliste va critiquer... M. Guéguen ravitailleur. Il a du pain sur la planche !

Il est vrai que les écrivains du nouveau confrère « Nice-Matin » sont dotés d'un Conseil de surveillance. Liberté chérie, quand viendras-tu ?

Désespérés

CE sont les lecteurs — pleins d'espoir — du nouveau grand Q. Ils ne comprennent plus ces braves gens et se demandent qui mène le bon (?) combat...

En général, un journal a une nuance et non toutes les couleurs... Le lecteur n'aime pas être mangé à toutes les sauces. O Blum, qu'en penses-tu ?

L'Echéance

BIENTOT, dit-on, vont revenir les propriétaires des imprimeries dites « séquestrées ». Les « dépossédés » (provisoirement ?) vont faire leur rentrée.

Citoyens, mettez de côté des pièces de 40 sous pour vous offrir les nouveaux grands quotidiens qui vont être offerts à vos appréciations... et où vous retrouverez des collaborateurs d'avant-hier et d'aujourd'hui.

Méfiance

UN des candidats aux élections cantonales est commandité. Tout le monde le sait. Mais son puissant (en argent seulement) impresario (qui dans la coulisse se tenant, pousse l'autre en avant) est fort méfiant. Il a envoyé à Nice un inspecteur chargé de vérifier le nombre des affiches, des bulletins, etc...

L'homme discute les factures, d'autant plus, avoue-t-il, que depuis le début de la campagne on a sorti plus de billets de mille que l'on a eu d'auditeurs aux réunions.

Conseils aux candidats

Pour obtenir la confiance des électeurs il suffit de déclarer :

Ses revenus (en 1939 et en 1945) ; Ses titres de guerre et de résistance ;

Son activité (complète, économique et politique !) de 1940 à 45 ;

Son programme net et bref ; Son engagement de rendre régulièrement compte du mandat sollicité.

Ça vaut l'usage du haut-parleur balladeur, du tam-tam, et ça évite les enveloppes de billets neufs (dont on ignore la valeur exacte).

A bureaux fermés

LES grands ténors s'offrent les grandes salles à 2, 3, 4 et 5.000 francs ! Les directeurs louent leurs salles sans plaisir. Les électeurs fument et crachent, disent-ils, et l'un d'eux ajoutait : « Les vedettes de la politique passent le matin et font tellement rigoler qu'après il est difficile de présenter des films sérieux ».

En période électorale, on ne devrait jouer partout que des « comiques ». Spinelli le matin et « Laurel et Hardy » le soir, ça, ce serait une jolie journée pour un ciné ! Les « montagnards » y seraient en permanence.

Chevalier

n'a pas marché

UN candidat qui dispose de « gros moyens » (financiers) a fait demander à Maurice Chevalier de prêter son concours à une de ses réunions. Il offrait un très beau « cacheton ». Mais l'artiste a refusé en disant : « Non mon petit, on m'accuse déjà de m'être « mouillé ». Avec vous, on me mettrait tout à fait dans le bain, on dirait que je me suis vendu aux capitalistes »...

Et tout le monde sait que le camarade Maurice est un pur aux mains vides... Cher vieux Maurice, pas changé, au moins, celui-là ! Le candidat a fait des propositions à Raimu et Mistinguett. On attend leurs réponses.

Pétition

ON prétend que le sieur Spinelli a reçu une pétition signée de 600 personnes s'engageant à voter et surtout faire voter (elles-mêmes n'ayant pas toujours droit au vote) pour le très honorable candidat.

600, pas un de moins, pas un de plus. 600... Les gens dont les dossiers ont disparu ne sont pas des ingrats.

Confusion

IL y a eu un incident assez drôle dans le 4^e canton. Un comique célèbre a récemment prêté son concours à l'occasion de la Fête de la Libération et l'afficheur de Spinelli a collé par erreur les affiches de son homme au-dessous de celle de la populaire vedette. Les gens vinrent nombreux à l'endroit indiqué. Spinelli parla et fut seul à parler et toute la foule, en vain, criait « Fernandel ! Fernandel ! »

Spinelli n'y a rien compris et le lendemain racontait à Barel qu'il avait eu du succès, mais que les auditeurs lui attribuaient un « prénom qu'il n'avait pas » !!! Notre homme se croit très populaire dans le 4^e. Il comprendra mieux dimanche prochain...

L'idiot du parti

LES villages ont un idiot. Les Partis aussi. Il faut des sacrifiés, des imbéciles. On leur dit « on t'a choisi » et on les présente dans des circonscriptions toutes cuites... pour les adversaires.

Le Parti communiste cherchait une tête de turc pour le 4^e canton. Il a trouvé le candidat que vous savez. On rigole dans certaines cellules des camarades de Cachin. Et lui, Spinelli, a déjà commandé des cartes de visite avec le titre de « Conseiller Général ». Mais il n'a tout de même pas encore osé s'en servir. Comme il ne les a pas payées, il fera encore une affaire en les vendant en qualité de vieux papier.

Définition de la Démocratie

ELLE n'est pas de nous. Elle est du sympathique Attlee :

« Je vois le mot « démocratie » employé d'étrange façon dans certains pays. La démocratie n'est pas uniquement le gouvernement d'une majorité, mais un gouvernement de majorité respectant les droits des minorités. Il est juste que la volonté de la majorité s'impose, il est juste aussi que les points de vue de tous aient le moyen de s'exprimer. Partout où l'on assiste à une suppression complète de l'opinion minoritaire, il n'y a plus de vraie démocratie. »

Vous n'avez pas tort, cher major, mais il faut expliquer ça à tous vos amis, grands et petits.

Tourisme ou cure d'amaigrissement

LES Américains quitteront la Côte d'Azur au printemps prochain. Et bien des gens qui les débinent regrette-

La danse de la ceinture ou les miracles du ravitaillement



ront ces grands et beaux garçons qui dé- pensent largement.

On retrouvera les touristes, notre bon- ne et fidèle clientèle. Mais que mange- ront nos hôtes, si le Ravitaillement est toujours aussi pingre et administré aussi mal ?

Nos visiteurs feront bien de ne pas arriver ici les mains vides.

A l'attaque

ÇA se généralise. Après Paris, Lyon, Marseille et Nice, les ménagères de Toulouse passent à l'offensive et se dis- tribuent les volailles que seuls « poissons et volailles » de luxe pouvaient s'offrir.

Et naturellement, le lendemain de l'opération punitive, le Ravitaillement dé- couvre un stock en réserve qu'il répartit enfin.

Les services du ravitaillement jouent là un dangereux petit (double) jeu d'affameurs publics... La France a faim. On doit, on peut la nourrir. N'avons-nous pas assez de sujets de mécontentement pour en créer de nouveaux ?

La « belle en uniforme » a été arrêtée



Dans son N° 16, « L'Ergot » publiait une photo pour le moins séduisante : celle de la belle Virginie Caléo, de- meurant 26, avenue de Caucade, fixée par l'objectif dans une cabine de plage alors que, pour plaire à ses amis de la IV^{me} Armata, elle avait revêtu les bottes, la tunique, le baudrier et le calot d'un officier transalpin.

Cliché du genre « exciting ». Virginie Caléo arbore son plus alléchant sourire.

Elle doit moins sourire aujourd'hui, car, grâce au document publié par « L'Ergot », elle se trouve enfermée, et doit réfléchir, un peu tard, aux incon- vénients que comporte, pour les jeunes femmes de sa catégorie, l'exercice in- considéré de leurs charmes.

La rentrée de Raoul

L'OPERA de Monte-Carlo prépare sa prochaine saison : nul doute que sous la direction de Raoul Gunzbourg, elle ne retrouve son éclat d'avant-guerre. Gunzbourg qui, en octobre 1914, lorsque St-Pétersbourg devint Pétrograd, avait annoncé qu'il s'appellerait désormais Gunzgrad. Raoul le Terrible, comme le nomment familièrement ses intimes, a su s'entourer de collaborateurs de choix : Henri Tomassi sera le grand chef d'or- chestre de l'Opéra ; à ses côtés, comme superviseur musical, Emmanuel Bondeville qui dirigea longtemps la Radiodiffusion française, sera le plus précieux des ad- joints... la lutte sera chaude...

Un bâton nerveux

L'OPERA de Nice, en effet, aura-t-il les moyens suffisants pour s'aligner dignement à côté de celui de Monte- Carlo ? L'an passé, le directeur de la musique, ivrogne invétéré, présida aux destinées des représentations.

Cette année, solide sur ses jambes, ce- lui-là, un Belge, ce qui ne gêne rien, di- rigera les soirées de l'Opéra niçois. En attendant, il se fait les bras en dirigeant des concerts en plein air...

Ancien chef d'orchestre de l'Opéra-Comique où il ne resta pas, puis Alger où il ne resta pas davantage, il est assez spectaculaire, abusant des points... d'orgue, prolongés. A la fin de chaque morceau, il s'incline devant le public avec un geste qui réclamerait l'indulgence, et comme s'il avait quelque chose à se faire pardonner. Vif, autoritaire, conscien- cieux, il conduit son orchestre sans mol- lesse.

Un vrai bâton nerveux.

La maison du baigneur

DANS ce grand palace de Cimiez occupé par les permissionnaires américains, il y a quelques jours, alors que le repas de midi battait son plein et que l'immense salle du restaurant bruissait comme une volière, les convives s'aperçurent soudain qu'il pleuvait dans la salle à manger. En quelques minutes l'averse prit des proportions inquiétantes, au point que le lieutenant se précipita à l'étage supérieur pour se livrer à une rapide enquête.

La première porte qu'il ouvrit lui offrit un spectacle que les mots ne sau- raient dépeindre : dans vingt-cinq ou trente centimètres d'eau, quatre gaillards complètement nus, faisant les gestes ordi- naires, apprenaient à nager sur les tapis !

Nous croyons savoir qu'ils ont été in- vités, séance tenante, à poursuivre leurs leçons de natation ailleurs.

Le drapeau fait un petit tour

GRANDE prise d'armes mercredi dernier sur la promenade des Anglais à Nice. Emouvante cérémonie au cours de laquelle le général Doyen remet la Légion d'hon- neur au général Crittenberger et décore le drapeau de la 88^e D.I. Américaine et quatre héros des combats libérateurs.

Au cours du défilé qui s'ensuivit, il y eut, comme dans les alexandrins classi- ques, un hiatus. Ou, si vous préférez, un creux. La raison en est que les engins motorisés allant plus vite que les fantas- sins, on attend que ces derniers aient pris du champ ayant de mettre en branle les hussards portés et l'artillerie.

Mais d'aucuns pensent que la cérémo- nie est finie, notamment ceux qui com- posent le cortège officiel et, après le pas- sage des 18^e, 57^e et 14^e R.I., les autos

LIBRE PENSÉE

Nous ne sommes pas anticomunistes

Depuis quelque temps, nous entendons dire : « L'Ergot était très bien tant qu'il tapait sur les chemises noires ou brunes, ou sur les agents de Hitler et de Mussolini, mais, depuis qu'il s'attaque à certains partis politiques et à certains hom- mes de la Résistance, il est clair qu'il fait le jeu de la cinquième colonne ». On n'ose pas dire ouvertement : « L'Ergot est anticomuniste », ou « L'Ergot défend les Trusts », ou « L'Ergot est une feuille réactionnaire ».

Avant, l'on disait tout sim- plement de L'Ergot : « C'est un journal de chantage ». Cela ne nous touchait pas, car la collec- tion de L'Ergot est là pour démontrer la nécessité vitale de ses multiples et heureuses campagnes au nom du bien public. Mais nous ne laisserons pas sans écho les murmures perfides qui voudraient faire croire aux lecteurs naïfs que nous sommes anticomunistes.

Loin de là. Nous connaissons la valeur historique et réelle de la doctrine communiste. Nous savons que les masses se déplacent, par la fatalité des choses, vers la gauche ; c'est là un phénomène universel, dont la logique ne se discute pas. Nous avons lutté contre le nazisme et le fascisme, mais jamais nous n'élèverons la moindre critique contre l'in- fluence de plus en plus crois- sante du communisme chez nous et ailleurs.

Oui, nous avons attaqué cer- taines méthodes et certains hommes qui se disent commu- nistes, comme nous avons atta- qué certaines méthodes et cer- tains hommes d'autres partis ; mais, avec les preuves à la main, nous avons aussi démon- tré que ces messieurs trahis- sent par leurs actes malhonnê- tes leur idéal politique, leur parti, le peuple et la nation.

De ce fait, nous avons rendu un éminent service au P. C. lui-même ; car, ici comme ail- leurs, il y a des éléments in- dignes, qu'il faudra, tôt ou tard, bannir.

Ainsi, par exemple, lorsque nous avons attaqué le C. A. D. I., nous n'avons fait qu'une question d'hommes plus ou moins tarés qui gâchent l'idéal communiste ; en effet, le C.A.D.I. à cause de ses mau- vais bergers, n'arrive pas à grossir ses rangs, bien minces en vérité. Mais, chaque fois que nous avons eu l'occasion de faire les éloges d'un bon élé- ment communiste, nous l'avons saisi.

Et enfin, nous ne sommes pas anticomunistes, pour la simple raison que nous ne sommes pas des imbéciles, des aveugles et des sectaires. Nous laissons tout entière au communisme sa chance de triompher de tant d'obstacles qui barrent la route de l'hom- me qui peine à la dure tâche de tous les jours.

Donc, pas de malentendus entre le communisme et nous. D'ailleurs, ceux qui voudraient à tout prix nous faire passer pour des anticomunistes, au- ront souvent bien des décep- tions sur ce sujet, car, libres comme nous sommes d'exprimer nos opinions, nous le fe- rons dans cette tribune abso- lument libre, avec une impar- tialité qui n'a pas cessé de sur- prendre bien des gens.

Ni xénophobie, ni haine raciale, ni parti-pris contre tout ce qui défend les libertés dé- mocratiques, les droits de l'homme, le progrès de l'humani- té opprimée et décimée par les forces néfastes de la réac- tion.

Et chasse acharnée et sans merci aux misérables, partout où ils se trouvent. Tel est notre programme.

qui doivent ramener les généraux et leur suite débouchent au lieu des chenillettes. Ce que voyant, le drapeau de la 88^e D.I. s'en va, salué par tout le monde. Il faut lui courir après. Il fait alors demi-tour, revient, est de nouveau salué, reprend sa place d'honneur. Et le défilé continue.

Sacrés fonds secrets

L'INSTRUCTION du procès Laval se poursuit. Et l'on en apprend de bien bonnes. Celle-ci, par exemple :

Un rapport d'experts établit que Pierre Laval, en qualité de Chef du gouvernement, a managé en deux ans « plusieurs centaines de millions de fonds secrets ».

Il n'a pas tout mis dans sa poche ! Alors, S. V. P., ne pour- rait-on faire connaître la liste des bénéficiaires ?

Silence suspect

QUE devient Luchaire ? Lu- chaire avait dit : « Je livrerai des noms »... Depuis, on ne parle plus de lui.

Et l'honorable Horace de Car- buccia ? Toujours tranquille, ce- lui-là, derrière les dossiers du beau-père Chiappe...

Quand les Trusts escroquent...

LES compagnies des eaux laissent les usagers sécher devant des robinets qui ne coulent plus. Cas de force majeure, dira-t-on. Mais les quittances, elles, sont toujours présentées à l'heure et ceux qui ne peuvent payer sont poursuivis.

Les Compagnies n'ont pas de réserves de « flotte », mais elles ont des réserves de capital et elles les conservent et les augmentent.



« La Villa Triste », 19 Via Paolo Uccello à Milan.

Par

Antonio ANIANTE

Couronné par
l'Académie Française

On n'oubliera pas de sitôt, en Italie, les exploits sensationnels — et combien révoltants — de la célèbre bande Koch, affiliée tantôt à la Gestapo, tantôt à l'Ovra, et souvent agissant de sa propre initiative.

Son chef était le jeune docteur Pierre Koch, alias Pierre Cocuzza, fils de père allemand, né à Benevento le 10 août 1915.

Il était beau, musclé et à l'allure élégante et aristocratique. Ses yeux étaient doux, ses gestes simples ; il inspirait la plus large confiance ; il semblait même timide et incapable de faire le moindre tort à qui que ce soit.

Il avait pratiqué tous les métiers, sans succès. Il n'avait jamais fait de politique !

UNE VÉRITABLE ENTREPRISE COMMERCIALE

Ce fut exactement le 13 juin 1944, sous le gouvernement néo-fasciste, que Pierre Koch eut l'idée de se mettre à la tête d'un groupe de pilliers et d'assassins, sous prétexte de servir la cause de Hitler et de Mussolini.

Il savait que la partie était perdue pour l'Axe ; il fallait donc faire vite et bien dans la besogne ; inutile de le dire, il y réussit à la perfection, au point que son nom figure parmi les plus grands criminels de guerre.

Sous ce masque de douceur et de timidité se cachait un véritable fauve assoiffé de sang et d'argent, à l'ambition effrénée.

Il ne se déplaçait jamais seul et jamais à pied, mais dans des voitures splendides, en compagnie de ses nombreuses maîtresses et flanqué de sa redoutable garde du corps.

Il aimait particulièrement la jeune Tamara Sangalli, et Dussella Marelli, artiste de music-hall. Toutes les deux collaboraient activement avec leur amant et lui crachaient au visage chaque fois que ce triste individu manifestait l'intention d'achever ses victimes sans les martyriser à l'allemande.

Cette bande était organisée à la manière d'une véritable entreprise commerciale. Elle avait son légal dans la personne de l'avocat Auguste Trinca-Armati ; son comptable : Armand Tela ; son administrateur : Gino Franzoni ; l'aristocratie y était dignement représentée avec le comte Guido Stampa-Nestori-Santini.

DE ROME A MILAN

La bande Koch commence ses « travaux » à Rome, dans une modeste pension de famille. Ses débuts sont couronnés de succès, mais l'expérience manque. Les tortures qu'elle inflige aux malheureux qui tombent dans ses mains sont d'une espèce primitive : extirpation des ongles et des dents, arrachement des cheveux ; cela rappelle bêtement le moyen-âge...

Mais puisqu'on a réalisé, avec ces méthodes naïves, quelques millions, les membres de la bande se payent un maître de torture qui est un Gestapiste scientifique de nationalité autrichienne.

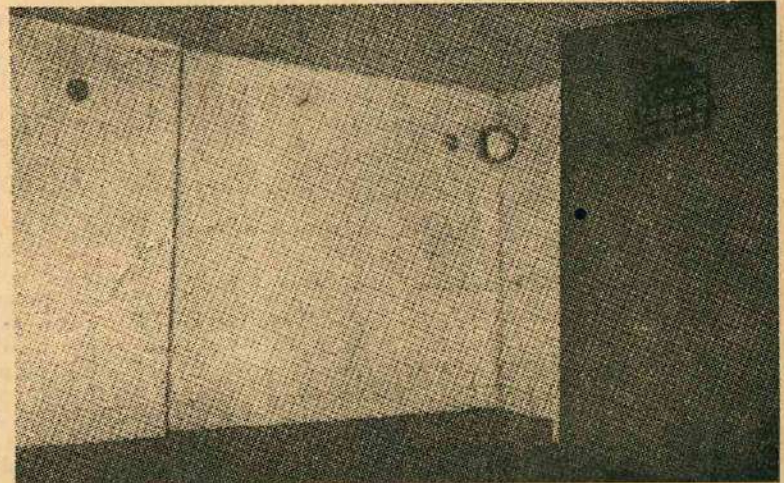
Parmi les exploits romains de Pierre Koch, signalons la capture d'une centaine de patriotes qui se cachaient dans la basilique de Saint-Paul, du général badoglien

Caracciolo, du général d'aviation Monti, abrité dans le *Résicum* (Cité du Vatican), du chef communiste Giovanni Roveda, du duc Luchino Visconti di Modrone.

Koch et ses complices, déguisés en prêtres, fondaient dans le territoire du Pape, le violaient jour et nuit pour revenir à Rome avec leurs victimes de marque.

On n'a plus de nouvelles de tant de patriotes tombés dans ses griffes. On n'a pas même retrouvé leurs corps.

Après Rome, c'est Florence, après Florence, c'est Salo, résidence du gouvernement néo-fasciste. Ici Koch est chargé de surveiller les chefs fascistes Farinacci, Borsani et Pettinato, Directeur du quotidien *La Stampa*. Il veut même tuer Mussolini et prendre sa place. Mais la Gestapo découvre le complot, et Koch s'en tire avec trois mois de cellule.



Un décor hallucinant. De Gaston Baty ? non. C'est la chambre aux projecteurs de 1.000 watts de la « Villa Triste ».

DANS LA E

LA "V

repaire d
la plus c

de

LA « VILLA TRISTE »

Le voici à Milan. Il va réquisitionner deux somptueuses villas, dans la banlieue, la villa Fossati et la villa Rozza, voisines l'une de l'autre.

La première, qu'on appellera la *Villa Triste*, à cause de tout ce qui passe dans ses murs, devient le siège de l'Etat-Major de la bande ; au premier étage, dans un vaste salon, c'est le bureau du Chef, dans les autres pièces prennent place les dactylos, les secrétaires et le reste du personnel ; au deuxième étage logent leurs familles, dans le plus grand confort.

Les membres les plus modestes de la bande touchent un minimum de 15.000 francs par mois.

La villa Rozza, restaurée en toute hâte, sert de demeure à Koch et à ses principaux complices. On a dépensé quatre ou cinq millions pour la remettre à neuf et pour transformer les caves en lieux de torture selon les méthodes les plus modernes de la Gestapo : douches chaudes et froides, cellules minuscules, où le prisonnier ne peut pas se tenir debout, projecteurs électriques de mille watts chacun pour aveugler la nuit les détenus qui s'obstinent à garder le silence.

L'électricien qui se chargea de ces travaux diaboliques fut ensuite assassiné par la bande.

Pendant que dans ces caves les malheureuses victimes crevaient de faim, de soif et hurlaient de

douleur, Koch

naient à des

La Banque

dition de ces

fameux rest

TRAV

Koch dort

née, et

ses prisonnie

grands verre

Les yeux

capturé par

à bord d'un

à coups de

Là,

de la

sait

plai

g

poing et à

on le jetait

Tout de s

70 degrés, e

maîtresses

pour enfonc

embrasées

plus délicate

nier. On set

heureux dan

Pour empêc

cris du deh

s'amusaient

et à décha

contre des é

liques.

Des jeune

ce y ont été

sait ensuite

éteignait le

paît le vent

tes. Lorsqu

fou de doub

folle de joi

un être hu

ballon. Viv

paraissaient

DANS LA BANLIEUE SOURIANTE DE MILAN :

LA "VILLA TRISTE"

repaire de la bande Koch, la plus criminelle entreprise de la Gestapo

LA « VILLA TRISTE »

Le voici à Milan. Il va réquisitionner deux somptueuses villas, dans la banlieue, la villa Fossati et la villa Rozza, voisines l'une de l'autre.

La première, qu'on appellera la *Villa Triste*, à cause de tout ce qui passe dans ses murs, devient le siège de l'Etat-Major de la bande ; au premier étage, dans un vaste salon, c'est le bureau du Chef, dans les autres pièces prennent place les dactylos, les secrétaires et le reste du personnel ; au deuxième étage logent leurs familles, dans le plus grand confort.

Les membres les plus modestes de la bande touchent un minimum de 15.000 francs par mois.

La villa Rozza, restaurée en toute hâte, sert de demeure à Koch et à ses principaux complices. On a dépensé quatre ou cinq millions pour la remettre à neuf et pour transformer les caves en lieux de torture selon les méthodes les plus modernes de la Gestapo : douches chaudes et froides, cellules minuscules, où le prisonnier ne peut pas se tenir debout, projecteurs électriques de mille watts chacun pour aveugler la nuit les détenus qui s'obstinent à garder le silence.

L'électricien qui se chargea de ces travaux diaboliques fut ensuite assassiné par la bande.

Pendant que dans ces caves les malheureuses victimes crevaient de faim, de soif et hurlaient de

douleur, Koch et ses amis s'adonnaient à des orgies fabuleuses.

La Banque d'Italie réglait l'addition de ces repas fournis par le fameux restaurateur Giovannino.

TRAVAIL DE NUIT

Koch dormait pendant la journée, et la nuit s'occupait de ses prisonniers, tout en buvant de grands verres d'alcool.

Les yeux bandés, le patriote, capturé par ses hommes, arrivait à bord d'une luxueuse voiture ; à coups de pied, à coups de

remplie d'acides puissamment dissolvants.

Lorsqu'il y avait trêve pour les condamnés, c'est que les membres de la bande se battaient entre eux à coups de poignards et de pistolets automatiques.

La Gestapo offrit 3.000.000 de lires pour engager la bande Koch !

LA RANCUNE DU DUCE

Mais le 24 septembre 1944, Mussolini, qui n'avait pas oublié son ennemi personnel, ex-

Là, on violait les jeunes filles de la Résistance, on les blessait ensuite, et dans leurs plaies, les tortionnaires éteignaient leurs cigarettes

poing et à coups de matraque, on le jetait dans le sous-sol.

Tout de suite après : douche à 70 degrés, et douche glacée. Les maîtresses de Koch arrivaient pour enfoncer de longues épingle embrasées dans les parties les plus délicates du corps du prisonnier. On serrait le crâne du malheureux dans de grosses tenailles. Pour empêcher qu'on entende ses cris du dehors, les tortionnaires s'amusaient à lancer des bombes et à décharger leurs revolvers contre des épaisses plaques métalliques.

Des jeunes filles de la résistance y ont été violées ; on les blessait ensuite, et, dans la plaie, on éteignait les cigarettes. On coupait le ventre des femmes enceintes. Lorsqu'un détenu devenait fou de douleur, la bande devenait folle de joie. On s'amusait avec un être humain comme avec un ballon. Vivants et cadavres disparaissaient dans une baignoire

plénée à la « Villa Triste » un bataillon de chemises noires républicaines armées jusqu'aux dents. Après une lutte féroce, Pierre Koch et ses complices capitulèrent et furent internés à San-Vittore.

Le 25 avril 1945, à la veille de l'insurrection nationale, la Gestapo ouvrit les portes de la prison. Koch s'enfuit à Florence. Ici, le 15 mai 1945, il tomba dans les mains de la police antifasciste. Il ne révéla son identité qu'après douze heures ininterrompues d'interrogatoire ; de même sa maîtresse Tamara Sangalli. A l'annonce de son arrestation confirmée, ce fut à Rome, à Milan et à Florence, une explosion populaire de joie.

Le procès ne dura que trois heures. Koch se défend avec désinvolture et nonchalance et souvient avec une subtile ironie ; il sait cependant qu'il sera con-

damné à mort. Il accuse à son tour le Préfet de Police de Rome, le ministre de l'Intérieur Buffarini, le directeur général de la Police, Tamburini, le Général de la Milice, Luna, Mussolini, Farinacci, etc. Mais il ne souffle mot sur ses nombreux complices, ni sur ses innombrables victimes, ni sur les millions qu'il a gaspillés.

— Je n'ai fait qu'exécuter des ordres, répète-t-il froidement.

L'ULTIME CONFESSION

Attaché à une chaise, il sera demain, à l'aube, fusillé au dos, dans le Fort Bravetta, où lui-même a exécuté tant de braves patriotes. C'est le 5 juin 1945. Le recours en grâce a été repoussé. Des cortèges se forment dans les rues de Rome, des cris s'élèvent de la foule furieuse.

Mort à Koch ! Mort immédiate !

De sa cellule, le condamné écrit de longues lettres à sa femme légitime, qui ignore tout de ses gestes criminels, à ses maîtresses, à ses parents.

L'aube pointe sur les sept collines de Rome. Là-bas, le Tibre coule, sournois, lent et sombre, ce fleuve qui a assisté, impassible, au changement de tant de régimes, à travers les siècles, recevant, indifférent, les corps ensanglantés des victimes et des coupables d'innombrables révolutions. Que Rome est belle et majestueuse au coucher et au lever du soleil ! Elle fait peur aux condamnés à mort. Et Koch, tout à coup assailli par mille remords, se lève, demande un prêtre, il veut se confesser, lui qui n'a jamais mis ses pieds dans une église, sinon pour dénicher de leur cachette inviolable des patriotes antifascistes.

Le prêtre arrive et l'assassin tombe à genoux, et, d'une voix rauque et tremblante, le visage en larmes, demande pardon. Avant de mourir, il confie au juge d'instruction la liste complète de ses victimes et de ses complices avec les détails horribles de tous ses exploits.

Les autres membres de la bande avaient déjà expié leurs crimes par les mains mêmes du peuple, à Milan, les jours de l'insurrection nationale.

Copyright by Antonio Aniante and II Tirreno, Livourne (Italie).



Le chef, Pietro Koch...



et sa maîtresse Tamara Sangalli



« La Villa Triste », 19 Via Paolo Uccello à Milan.

Il ne se déplaçait jamais seul et jamais à pied, mais dans des voitures splendides, en compagnie de ses nombreuses maîtresses et flanqué de sa redoutable garde du corps.

Il aimait particulièrement la jeune Tamara Sangalli, et Dusnella Marelli, artiste de music-hall. Toutes les deux collaboraient activement avec leur amant et lui crachaient au visage chaque fois que ce triste individu manifestait l'intention d'achever ses victimes sans les martyriser à l'allemande.

Cette bande était organisée à la manière d'une véritable entreprise commerciale. Elle avait son légal dans la personne de l'avocat Auguste Trinca-Armati ; son comptable : Armand Tela ; son administrateur : Gino Franzoni ; l'aristocratie y était dignement représentée avec le comte Guido Stampa-Nestori-Santini.

DE ROME A MILAN

La bande Koch commence ses « travaux » à Rome, dans une modeste pension de famille. Ses débuts sont couronnés de succès, mais l'expérience manque. Les tortures qu'elle inflige aux malheureux qui tombent dans ses mains sont d'une espèce primitive : extirpation des ongles et des dents, arrachement des cheveux ; cela rappelle bêtement le moyen-âge...

Mais puisqu'on a réalisé, avec ces méthodes naïves, quelques millions, les membres de la bande se payent un maître de torture qui est un Gestapiste scientifique de nationalité autrichienne.

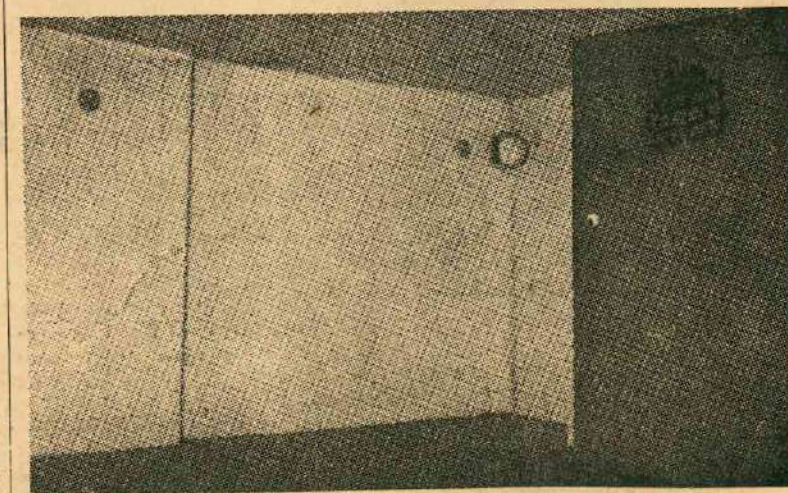
Parmi les exploits romains de Pierre Koch, signalons la capture d'une centaine de patriotes qui se cachaient dans la basilique de Saint-Paul, du général badoglioien

Caracciolo, du général d'aviation Monti, abrité dans le *Résicum* (Cité du Vatican), du chef communiste Giovanni Roveda, du duc Luchino Visconti di Modrone.

Koch et ses complices, déguisés en prêtres, fondaient dans le territoire du Pape, le violaient jour et nuit pour revenir à Rome avec leurs victimes de marque.

On n'a plus de nouvelles de tant de patriotes tombés dans ses griffes. On n'a pas même retrouvé leurs corps.

Après Rome, c'est Florence, après Florence, c'est Salo, résidence du gouvernement néofasciste. Ici Koch est chargé de surveiller les chefs fascistes Farinacci, Borsani et Pettinato, Directeur du quotidien *La Stampa*. Il veut même tuer Mussolini et prendre sa place. Mais la Gestapo découvre le complot, et Koch s'en tire avec trois mois de cellule.



Un décor hallucinant. De Gaston Baty ? non. C'est la chambre aux projecteurs de 1.000 watts de la « Villa Triste ».

NTE
r
casse

sitôt, en
sensa-
bien ré-
bande
Gestapo,
ent agis-
ve.

docteur
Cocuzza,
à Bene-

et à l'al-
cratique.
es gestes
plus lar-
fait même
faire le
ce soit.

les mé-
avait ja-

REPRISE

13 juin
ernement
Koch eut
tête d'un
assassins,
la cause
ni.

était per-
lait donc
la beso-
il y réus-
point que
les plus
re.

oureur et
un vérita-
g et d'ar-
ée.

Des Nouvelles Prisons de Nice à

la Banque des Pays de l'Europe Centrale

Quel rôle jouent les frères Reuter ?

L'un, **Henri**, est banquier à Paris
L'autre, **Roberto**, fut agent de la Gestapo

LES exemples de nobles paires de frères pullulent dans l'histoire, dans l'histoire tout court, et dans l'histoire un peu spéciale des tribunaux. En voici un nouveau. On ne sait pas encore exactement à quelle catégorie d'histoire il appartiendra, quand les comptes seront faits.

On a arrêté dans la bonne ville de Nice, il y a environ un mois, un Autrichien, Roberto Reuter, qui se dissimulait en épigone de Fritz Reuter, le grand écrivain allemand. Cela paraît peu probable, parce que son vrai nom n'est pas Reuter, ce qui veut dire en français « cavalier », mais Rosenblatt, ce qui veut dire « feuille de rose ».

Roberto Reuter, depuis longtemps, n'aime plus ce beau nom poétique, non parce que c'est un nom juif, étant donné qu'au moment où il changeait de patronyme, l'antisémitisme ne jouait pas un grand rôle, mais parce que, comme juif autrichien, Rosenblatt ou Rosenbaum (arbre de roses), il avait, en Autriche, commis des indélicatesses et avait été impliqué dans des affaires louches qui l'incitèrent à quitter en vitesse sa patrie.

Depuis, c'est-à-dire depuis environ trente ans, il vit comme non-juif en France. Ce ne sont pas seulement les caméléons qui ont le privilège de changer de couleur.

Pendant l'occupation, Reuter fut un collaborateur fervent et un antisémite acharné. Il était tout ce qu'il y a de bien — malgré sa souche non-aryenne — avec la Gestapo, et fréquentait assiduellement l'Hôtel Excelsior. Personne n'était mieux au courant que lui des choses qui se passaient dans cet hôtel, et bien avant le séjour forcé de ses clients.

Après la Libération, ce serait une erreur de croire qu'il changea de casaque. Il continua de pester contre les juifs et d'exalter les vertus allemandes méconnues. Il aurait pu continuer encore dans cette voie, si une jeune fille, rentrée vivante du camp d'Auschwitz, ne l'avait reconnu et ne l'avait fait arrêter, en déclarant que c'était ce Reuter qui l'avait vendue aux Allemands.

Le compte de Reuter, qui se trouve ici aux Nouvelles-Prisons, est bon, parce qu'en dehors de la jeune fille précitée, certains détenus allemands et le sinistre Gérard-le-Tueur l'avaient également désigné comme donneur de juifs. Ce sont eux, d'ailleurs, qui avaient mis la jeune fille au courant.

Après son arrestation, on a appris que Reuter, tout en vantant les mérites des Allemands, avait réussi à se faire embaucher par les Américains comme interprète !

Quel but Reuter poursuivait-il à Nice ? Etant Juif, il « gueulait » contre les Juifs ; étant pro-allemand, il travaillait pour les Américains ! On pourrait objecter : il avait besoin d'argent, c'est pourquoi il travaillait pour les Américains. Mais ce n'était pas le cas. Reuter n'a certainement pas travaillé pour les Américains, parce qu'il était dans la gêne. Il n'avait pas besoin d'argent, parce que...

Et ce « parce que » donne à l'affaire Roberto Reuter, qui n'eût pu être qu'un fait divers assez banal, un relief beaucoup plus important.

Reuter n'avait pas besoin de travailler pour les Américains, parce qu'il est le frère d'Henri Reuter, le président richissime et omnipotent de la Banque des Pays de l'Europe Centrale à Paris. Cela nous donne l'occasion bienvenue de parler un peu de cet Henri Reuter et de ses exploits plus ou moins méritoires pour la France, dont il est devenu, il y a longtemps, ressortissant par naturalisation, puisque étant le frère de notre Roberto Reuter, il a vu, comme lui, le jour, il y a environ 62 ans, dans une famille bourgeoise de juifs autrichiens.

Depuis longtemps, il habite Paris où, pendant de longues années, il fut directeur général de la Banque des Pays de l'Europe Centrale, avant d'en devenir le président.

Quand, dans l'antiquité, un forfait se produisait, dont la nature et la portée étaient énigmatiques au premier abord, la question que les vieux Romains se posaient, était : « Cui bono ? ». En faveur de quelle personne, de quel groupe, de quel pays ce forfait a-t-il été commis ?

La question « Cui bono ? » se pose également vis-à-vis des agissements des frères Reuter. Pour qui travaillent-ils ?

Nous apprenons de milieux tchécoslovaques de Paris, généralement bien informés, qu'Henri Reuter, le grand banquier de Paris, était, l'autre jour, à Prague avec la mission militaire française. Il y a tenu des conciliabules et a, paraît-il, entamé des pourparlers économiques, dont on se méfie quelque peu aux bords de la Vltava. Parce que Reuter n'est pas vu d'un très bon œil à Prague. On se rappelle sa présence en Tchécoslovaquie pendant les pourparlers germano-tchèques dus à la

médiation britannique au printemps 1938. Si à cette occasion, certaines participations de Skoda, le Schneider-Creusot tchèque, ont changé de propriétaire en passant de mains britanniques dans les pattes allemandes, on chuchote que Reuter n'était pas tellement étranger à cette transaction.

C'est pourquoi, on a, à Prague, le sentiment que les nouvelles entreprises de Reuter ne présagent rien de bon, ni pour la Tchécoslovaquie, ni pour la France.

Les mêmes cercles tchèques, qui se méfient de Reuter, croient pouvoir étayer leurs craintes de la façon suivante : Henri Reuter n'a pas seulement un drôle de frère, notre détenu Roberto, mais aussi un ami, disons louché, pour ne pas dire plus. Provenant des mêmes milieux que les Reuter, cet individu a troqué son nom trop significatif de Lemberger, contre celui qui sonne plus clair, de Jean Lambert.

D'après Reuter, Lambert était une espèce de représentant du chancelier provisoire autrichien Renner et en même temps l'homme de confiance du parti social-démocrate autrichien. Ces deux affirmations furent suivies de deux démentis tout ce qu'il y a de catégoriques : M. Renner et les sociaux-démocrates autrichiens ont déclaré à la radio autrichienne que Lambert était un imposteur et qu'ils n'avaient rien à faire avec lui.

Ces singuliers démentis n'ont pas ébranlé toutefois la fidèle amitié que Reuter voue à l'honorable Lambert qui, au grand étonnement des sociaux-démocrates autrichiens, a toujours son magnifique bureau au Palais de Banque.

Cette touchante amitié a supporté vaillamment encore d'autres coups. L'autre jour, Lambert avait, à Paris, donné une conférence de presse, fournissant aux journalistes des détails abracadabrants sur les prétendus procédés barbares, dont les Russes auraient usé dans leur administration de Vienne. En même temps, il s'était donné l'air d'entretenir des rapports assez soutenus avec certains milieux officiels anglais.

Mais avec ces assertions, Lambert n'eut pas plus de chance qu'avec les autres. Les Anglais le désavouèrent et le démentèrent aussi froidement que l'avaient fait auparavant les Autrichiens. On sait aujourd'hui que la plus grande partie de ses affirmations étaient inventées de toutes pièces.

Ce que l'on ne sait pas, c'est, pourquoi Lambert avait imaginé tout cela. Est-il vraiment un grand adversaire des Russes ou sa russophobie lui sert-elle seulement de paravent ? Quel jeu joue-t-il ? Nous ne le savons pas.

Une chose cependant reste évidente : malgré ses prouesses de plénipotentiaire un peu spécial, Lambert est toujours reçu en ami par Henri Reuter, a toujours son bureau attenant à celui du président de la Banque des Pays de l'Europe Centrale.

Concluons : quels intérêts Henri Reuter représente-t-il à Paris ? Les intérêts tchécoslovaques ? Certainement non ! Les intérêts de la France, de la IV^e République ?

Voici un petit indice, un tout petit — il vaut ce qu'il vaut — pour ceux qui ont à cœur d'élucider le jeu que jouent les Reuter, les Reuter : Pendant l'occupation Henri Reuter a vécu assez longtemps à Nice et n'y a pas seulement fréquenté son frère, ce collaborateur aussi zélé qu'actif, mais a bénéficié aussi de l'amitié personnelle du préfet vichyssois cent pour cent, Ribière, et de son chef de police Freund-Vallade.

La cinquième colonne sort partout

Durant la visite du général de Gaulle à New-York, les journaux isolationnistes ont publié une grande annonce payante intitulée : « Libérez Pétain, rendez-lui son titre de maréchal. »

L'Association américaine pour les Amis de la Démocratie a ouvert une enquête sur le Comité qui a dépensé plusieurs dizaines de milliers de dollars pour ses annonces. Il a découvert que l'animateur de ce Comité était John A. Schaeffer, Allemand naturalisé, qui écrivait avant la guerre dans les journaux nazis de la colonie allemande américaine.

John A. Schaeffer affirma que certains fonds dont il s'était servi provenaient de riches commerçants français installés en Amérique.

On dira encore que la 5^{me} colonne n'existe plus que dans l'imagination des « antifascistes » !

La dernière escale du Vichy-Circus

Comment ils vivaient à Siegmaringen

Un beau décor de la nature. Sur un piton qui domine le Danube, un vaste château qui pourrait passer pour être du XV^e siècle; mais il est plus récent et en parfait état.

Dans ce décor imposant circulaient et vivaient de grands et sinistres personnages : la haute clique vichyssoise. Pétain, sa cour, sa valetaille et sa garde. Et tout cela gardé par des cordons de S.S.

Au réveil, on distribuait à chacun l'édition quotidienne du « Petit Parisien » rédigée en chef par Claude Jeantet. Mais, comme le café, les nouvelles étaient assez légères et de remplacement. Des censeurs nazis avaient expurgé la feuille.

Le deuxième étage était réservé à Pétain et à son secrétariat. Le maréchal couchait dans une immense chambre à quatre fenêtres. Dans leurs lits jumeaux, son épouse et lui faisaient le doux rêve de régner encore sur la France...

Dans sa promenade quotidienne Pétain était accompagné de Debeney et de Bléhaut. Le jeune médecin Ménétrel ne fit là qu'un court séjour, très tenté par la Suisse. Pétain eut alors à sa disposition deux médecins boches.

Au premier étage étaient installés Déat et sa famille. Déat passait une partie de ses nuits à écrire. Mais à la veille de son départ, il fit brûler ses élucubrations. Toute sa vie, en vérité, ce

vaniteux n'aura donc fait que des choses inutiles.

Laval ayant préféré ne pas être sous le même toit que Pétain (on prétendit que c'était dans la crainte d'un bombardement) avait une magnifique résidence à Wilfingen.

Il était l'hôte du baron de Stauffenberg, un grand ami d'Hitler.

Quinze kilomètres séparent Wilfingen de Siegmaringen. Laval, comme autrefois à Châtelon, se déplaçait dans une magnifique conduite intérieure, mais son escorte était réduite à un inspecteur de police.

Pour être moins seul et avoir des partenaires au poker, Laval fit bientôt venir auprès de lui, Rochat, Gabolde et Guérard.

Tous les soirs, ces messieurs cartonnaient en devisant de l'avenir et du passé. Algaron et les hauts dignitaires du P.P.F. étaient installés dans l'île de Malnau.

Les sous-ordres des traîtres, le personnel qui avait suivi le Vichy-Circus (comme les indigènes appelaient ces nomades) vivaient à Siegmaringen, dans le vieux bourg.

Ce personnel mixte eut ses intrigues et ses petites histoires. Pour une belle infirmière très brune, il y eut bagarre entre un secrétaire particulier et un chef milicien. Un duel devait avoir lieu. Mais Debeney intervint et tout fut arrangé; l'infirmière fut

envoyée à Wilfingen en même temps que Paul Marion, en froid avec Déat. Laval y gagna un imbécile facile à plumer au poker et une agréable aventure.

La garde personnelle de Pétain était imposante. Mais les événements se précipitant, elle se réduisit considérablement. Une nuit des miliciens originaires du Sud-Est, décidèrent de gagner l'Italie. Ils partirent avec deux gros camions. C'est cette équipe qui fut arrêtée, par la suite, à Milan. Certains sont connus dans notre région, ayant appartenu aux formations régionales de Darnand. Le départ de ces individus fit quelque bruit, et de nouveaux S.S. vinrent renforcer la garde des « hôtes » d'Hitler...

Le pseudo gouvernement se réunissait dans la propriété de la princesse de Hohenzollern. Ces gouvernants guignols se donnaient le titre de membres de « la Commission Gouvernementale Française pour la défense des intérêts nationaux ». Pas moins ! Pétain assistait rarement aux réunions que présidait, bien entendu, Laval. C'est dans ce même endroit qu'avait lieu l'émission « Ici, la France... »

Vint la débandade lorsque les Boches donnèrent le signal du « sauve qui peut ». Ce fut un spectacle écœurant et ridicule. Chacun ne pensant qu'à sa peau. Camions et voitures devinrent introuvables. Les vedettes seules partirent avec leurs bagages...

Vichy-Circus essaya de planter sa tente en Suisse. Mais nos amis n'aiment pas ces spectacles-là. Seul Pétain put passer, en transit...

Après bien des détours et des aventures, les vilaines gens du voyage nous reviennent. Ils nous doivent une dernière représentation avec la scène finale attendue, celle des poteaux d'exécution.

A. HEMVREY.

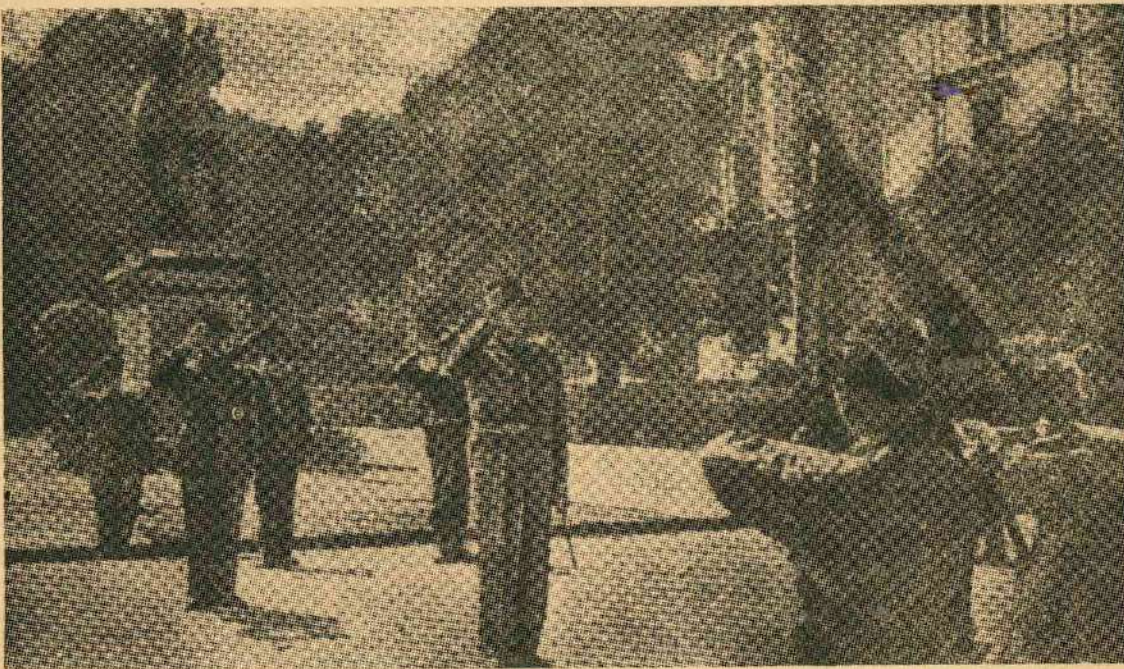
Les petits peintres londoniens à l'honneur

Alors que l'Angleterre était soumise aux bombardements allemands, le ministre anglais de l'Education Nationale proposait aux écoliers d'Angleterre, un concours de meilleures peintures. Il s'agissait, non seulement, de calmer les nerfs des jeunes Anglais, mais encore, de détecter, parmi eux, des tempéraments d'artistes. Le résultat de ce concours fut remarquable et, après une sélection des plus rigoureuses, faite par des peintres renommés et des membres de l'Institut, le ministre de l'Education Nationale décida d'organiser, dans les principales villes d'Angleterre, des expositions des œuvres les meilleures, exécutées par des artistes de 12 ans.

Il y a quelques semaines, cette exposition était ouverte à Paris où elle remportait un succès éclatant. Le maître Picasso fut lui-même enthousiasmé, et déclara qu'il n'avait jamais eu, dans sa vie, l'occasion de rencontrer tant de science et tant de sensibilité.

Aujourd'hui, grâce au Consul général d'Angleterre à Nice, M. Tough, grâce aussi à M. Mac Ewen, membre de l'Institut des Beaux-Arts d'Angleterre, cette fameuse exposition s'est ouverte vendredi 21 courant à Nice, à 16 h. 30, dans les locaux obligeamment prêtés par la Galerie d'Art Masséna, 4, rue Masséna, en présence des autorités et du maître Picasso.

Cette exposition sera ouverte au public, tous les jours de 10 h. du matin à 17 h. jusqu'au 30 septembre.



Prise d'armes à Siegmaringen : mais, cette fois, avec les soldats de la 1^{re} Armée

6.000 détenus des camps de Dachau et Buchenwald ont recouvré la santé

Après dix semaines de soins attentifs, les services médicaux américains ont réussi à faire recouvrer la santé à plus de 6.000 détenus des camps de Dachau et de Buchenwald.

Une vedette de la trahison

Jean Hérold - Paquis

Jean Hérold naquit en 1912 dans les Vosges. A son nom il ajouta celui de Paquis, qui était un quartier de sa commune natale. Cela devait faire mieux aux yeux de la camelote d'« Action Française ». Appartenant à une famille aisée et considérée, il fit de bonnes études.

A Nancy, il débuta, très jeune, dans le journalisme. A la suite d'articles diffamatoires il fut condamné. Les tribunaux correctionnels devaient souvent le revoir et pour des délits encore plus graves.

SINISTRE ENFANT DE « CHŒUR »

En 1936, Jean Hérold se marie. Il sort de Fresnes où il a su gagner les bonnes grâces de l'aumônier de la prison. C'est sur la recommandation de ce prêtre qu'il entre au journal catholique *Chœur* dont il est le benjamin, et où il se fait remarquer par son intelligence et sa facilité.

Mais il est malhonnête, profite de la confiance de ce milieu bien pensant, commet quelques escroqueries et se fait chasser. On eût mieux fait de le remettre à la police et d'interrompre ainsi, pour un long temps, une carrière scandaleuse et qui devait s'achever dans l'infamie...

PUBLICITÉ CINEMA ET LARCINS

Hérold s'occupe ensuite d'affaires de publicité. Tenté par le cinéma, il entre à la société Radio-Films. Ses idées neuves et son dynamisme pourraient lui permettre de réussir. Il devient le collaborateur de productions cinématographiques et en particulier de la firme Galarny.

Mais l'individu est taré, et dès qu'il a obtenu la confiance de ses patrons, il en abuse vilainement. Ses escroqueries sont découvertes, et Hérold est obligé de filer, une fois de plus.

On le trouvera ensuite rédacteur à la Compagnie « L'Urbaine ». Court passage de deux mois : Hérold n'a que faire des assurances qui payent peu et ne se laissent pas voler.

« ACTION FRANÇAISE » ET FASCISME

Hérold est ligueur de l'A. F. Il est membre du Comité Charles Trochu. Cela ne l'empêche pas d'essayer d'appartenir à un grand quotidien communiste du soir (*Ce Soir*), lorsqu'il est lancé, l'A. F. mange à tous les râteliers.

Pendant plusieurs mois, Hérold ne paraît plus dans ses milieux habituels. On le dit à l'étranger. Il est, en effet, parti pour l'Espagne où il s'engage. Mais à la ligne de feu des partisans de Franco,

cinéaste voleur, récidiviste de l'escroquerie, renégat, mercenaire, ami de Franco et de Pétain, et admirateur d'Hitler

Hérold préfère le micro. Et il devient speaker de Radio-Saragosse. Il y finira la guerre d'Espagne.

Et, tout naturellement, quand Pétain est Ambassadeur de France à Saint-Sébastien, Hérold figure dans son entourage. Il est accrédité par ses amis et son passé. Jean Hérold croit pouvoir rentrer en France. Mais à Bayonne, la police l'arrête et il fait quinze jours de prison pour escroquerie.

Il rejoint les équipes de la Cagoule, de l'anti-France. On prépare le coup d'Etat, l'abandon à Hitler. Ceux de l'A. F. marchent avec les plus méprisables bandits. Pour les uns, il s'agit d'abattre la République, pour les autres, de faire d'Hitler le maître de l'Europe, de s'attacher à lui et d'en tirer les plus gros profits.

Et tous attendent avec impatience l'effondrement et le honteux armistice. Enfin, c'est juin 1940. Pour une poignée de criminels, « le jour de gloire est arrivé ». Et la France saigne et pleure...

LA RECOMPENSE

Lorsque le pseudo-gouvernement s'installe à Vichy, Jean Hérold a aussitôt ses petites et ses grandes entrées au Ministère de la Propagande. Ses services militaires se bornent à quatre mois de figuration. Jean Hérold, cependant, se pose en connaisseur, et les boches en font le critique militaire de Radio-Paris !

Jean Hérold est alors un Kolaborateur en vue des fameux torchons de l'époque. *Le Gerbe* et *Je suis Partout* se disputent sa signature. Jean Hérold-Paquis est une des grandes et écœurantes figures du journalisme asservi. Le gauleiter de la presse, Luchaire, lui-même, doit compter avec lui. Ensemble, ils comptent aussi les Rentenmarks de leurs maîtres.

Laval reçoit Hérold-Paquis une main tendue et l'autre dans le tiroir aux billets de cinq mille... C'est le bon temps pour les traitres...

Jean Hérold, personnage considérable et argenté, profite de tous ses avantages. Il s'est débarrassé de sa femme, n'ayant pas hésité à la traîner dans la boue. La malheureuse parvient, malgré tout, à le faire prendre en flagrant délit d'adultère. Hérold-Paquis et sa complice furent même condamnés à 1.200 francs d'amende ! Mais cela ne devait pas l'empêcher de connaître les jours fastueux du Grand Paris pro-boche des Champs-Élysées et des boîtes de nuit.

Hérold-Paquis fréquente les meilleurs salons, l'« élite », le chérit. A son domicile de la rue Colette, à Paris, dans le 17^{me} arrondissement, vit avec lui un tondron de 17 printemps, Elisabeth lobey, élégante et maligne créature. L'abject individu n'a jamais connu plus heureux jours.

LE DEBARQUEMENT TROUBLE LA FETE

Jean Hérold-Paquis a pourtant une rude besogne. Il s'agit de convaincre fidèles Vichyssois, complices des nazis et simples imbéciles auditeurs de Radio-Paris que le Grand Reich allemand est invincible, que tous les revers sont voulus, que la réplique sera foudroyante, etc...

Hérold fait bien son boulot et travaille ferme de la langue et du stylo. Depuis la disparition d'Henriot, n'est-il pas (Laval *dixit*), « le premier propagandiste national », c'est le poulain de la Propagande française !

C'est à Montmartre qu'Hérold-Paquis apprit le débarquement de Normandie. Une tactique, affirma-t-il, à ses amis. Mais de ce jour, son ton fut moins assuré. Et plus la débâcle allemande devint évidente, plus notre homme se révéla pleutre, se sentant perdu.

Trop en vue, il ne pouvait espérer passer à la Résistance. Il savait aussi qu'il serait exécuté aussitôt. Hérold suivit le cortège de honte qui de Vichy et Paris



gagna l'Allemagne. Avec ses maîtres, ses complices et ses confrères, il alla mendier un abri aux services de Grœbbels et de faux papiers aussi.

DANS L'ATTENTE DU CHATIMENT

Hérold espérait gagner l'étranger, rejoindre Lesca au Portugal, passer en Amérique du Sud et sauver sa mauvaise peau.

Mais les boches ont « lâché » les traitres. Ils les ont, au dernier moment, laissés s'enfuir à l'aventure. Et Jean Hérold-Paquis n'a même pas eu la chance de son cher Laval, de trouver asile — provisoire — chez l'ami Franco. Pour le dictateur fasciste espagnol, l'ex-speaker de Radio-Saragosse est un mercenaire de second plan. Il ne possède pas les dossiers de l'Auvergnat...

Jean Hérold-Paquis vient d'être jugé et condamné dans le pays qui fut le sien et qu'il a honteusement trahi. C'est un misérable qui n'a aucune excuse et ne mérite aucune pitié.

MAURICE VITTONÉ.

Hitler voulait bien annexer la France

Les services d'investigation de l'armée américaine ont découvert la preuve matérielle — de la propre écriture d'Hitler — que l'Allemagne avait l'intention d'annexer la France, la Belgique, les Pays-Bas et le Luxembourg.

Le brouillon original d'un ordre aux commandants allemands en campagne avec des corrections et des annotations en marge écrites de la main de Hitler, est actuellement étudié par la section « documents » de la division « crimes de guerre ».

L'ordre est daté du 9 mai 1940, juste après le déclenchement de l'offensive allemande et informait explicitement les commandants que les « fonctions de gouvernement militaire devaient être appliquées de telle façon qu'elles ne

devaient pas révéler l'annexion envisagée des territoires occupés. »

L'auteur du brouillon avait précisé que l'exploitation des territoires occupés ne devait pas profiter au peuple allemand seulement. Cette ligne avait été barrée d'un trait énergique au crayon bleu par Hitler qui avait griffonné en marge : « annuler et refaire ».

L'ordre était signé « A. Hitler » et daté du « grand quartier général du Führer, 9 mai 1940 ». Il figurait dans les archives allemandes saisies par les Américains, dans la partie « décret concernant l'administration des territoires occupés — France, Luxembourg, Belgique et Hollande ».

Où l'on reparle de « Velitchka »



Mme Chazel, née Vélitchka, dite « l'étrangère » qui fut la maîtresse du tueur gestapiste Raoul Bertrand.

M. T. Jeanne Floch, habitant 15 bis, rue Rossini, fut arrêtée pendant l'occupation, sur la dénonciation de Mme Chazel, née Vélitchka Dobrova. Elle ne fut pas peu étonnée, l'autre jour, de rencontrer cette dernière dans la rue, jouissant de la liberté la plus complète.

Les mystères de l'Épuration

On peut être aux Nouvelles-Prisons et jouir d'une liberté complète n'est-ce pas, signor Varvello ?

On ne sait que trop, hélas ! comment l'épuration a été pratiquée : chaque jour nous apporte de nouvelles preuves, accablantes, qui nous confirment, une fois de plus, l'inefficacité des soi-disant « mesures » prises par un C.D.L. fantôme et partial.

Une correspondante indignée nous signale un cas, parmi une centaine. Nous nous en étonnons moins. Cependant, puisque l'occasion se présente, nous en profitons, une fois de plus, pour juger intolérables les inexplicables complaisances des autorités qui autorisent les salopards d'Italie à rentrer en France, alors que les protégés sans doute par quelques

salopards qui sont en France, puissance occulte, ne peuvent être expulsés de chez nous et renvoyés chez eux à grands coups de pied au bas du dos...

Mais laissons la parole à cette Française justement révoltée :

« Je vous écris au sujet du boulanger Varvello, incarcéré aux Nouvelles Prisons depuis mars et qui jouit d'une liberté complète. Il est en ce moment à Carros. Qui protège ce sale individu, qui était un assidu du Continental avec son cher beau-frère, le célèbre fasciste Marvaldi ? Pendant l'occupation, il a collaboré avec les Italiens et avec les Allemands, fabriquant du pain, qu'il vendait au marché noir. Quant à sa femme, elle faisait toutes les misères possibles aux Français et criant à qui voulait l'entendre : Nizza Nostra. Le magasin, après avoir reçu des bombes, est en gérance. Et qui est chargé de cette gérance ? Jean Morel et sa femme, Pauline Marvaldi, sœur du fasciste actuellement en fuite : c'est un défi à l'opinion ! Varvello avait ses deux enfants en Italie depuis deux ans avec sa belle-mère, et depuis trois mois, ces enfants sont de retour avec leur grand-mère : on a donc ouvert les frontières pour eux ! C'est une honte pour des Français, de penser que le boulanger Varvello, fils de parents italiens, s'est fait naturaliser italien pour ne pas faire son service en France. Pendant que les Français se juraient de casser la g... et mouraient derrière les barbelés, ce salaud se remplissait les poches : qu'attend-

on pour lui faire rendre ce qu'il a volé en faisant du marché noir ? Ou l'on rejoue les salauds de son espèce, ou il importe de prendre leurs biens au profit des pauvres prisonniers et déportés. Il habite Palais Charles, 6, avenue de l'Assomption et son magasin est situé 51, avenue Borriglione. Pour tous renseignements, s'adresser chez Marvaldi, Palais Ferdinand ».

Nous remercions notre correspondante. Mais, à ce propos nous informons nos lecteurs que, chaque courrier nous apportant de très nombreuses lettres, les lettres anonymes sont directement envoyées au panier, sans être lues ; quant aux correspondants qui signent, lisiblement, ils sont priés de vouloir bien nous donner leur adresse, non pas pour la publier, mais afin d'obtenir, le cas échéant, des suppléments de renseignements ou d'informations.

L'affaire des 5 millions de bijoux et d'or

Le maire de Bendejun nous répond mais ne prouve rien

Où il est question de Césaire Bouttau

Dans un de nos derniers numéros nous avons fait état des accusations qu'un ménage polonais — le ménage Lam — porte contre le maire de Bendejun, M. Charles Mannoni.

Ce dernier, médaille militaire et croix de guerre, qui dit faire partie d'un mouvement de Résistance Surcouf, nous a envoyé une lettre recommandée pour protester, « avec indignation » contre l'article qui le concerne. Il prétend user de son droit de réponse. Parfait. Mais, en fait, il n'en use pas. Ou plutôt, il n'en use, dans cette lettre, pour répondre à une « rédaction nettement diffamatoire » que par une diffamation qui consiste à écrire que « L'Ergot » est un journal « tristement connu ».

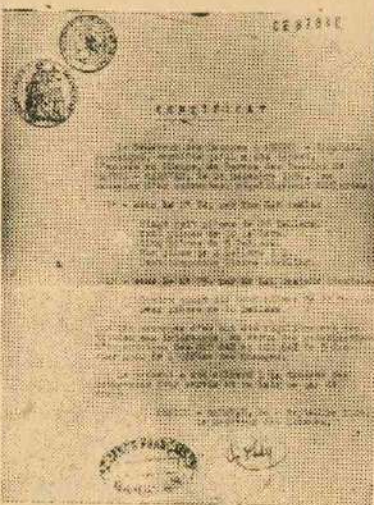
Ces espèces de jugements gratuits ne nous émeuvent pas le moins du monde.

« L'Ergot » n'ayant d'autre objectif que de pourchasser la vérité, quelle qu'elle soit, nous eussions de beaucoup préféré que M. Mannoni nous fournisse les preuves que M. et Mme Lam qui l'accusent sont des imposteurs. Ce n'est pas le cas.

Nous laissons donc à la police le soin d'élucider cette affaire.

A ce sujet, nous apprenons qu'une enquête est actuellement en cours ; menée par un inspecteur de la Résistance, elle promet quelques rebondissements.

On se souvient que M. et Mme Lam, dans le récit que nous avons donné, déclaraient avoir été arrêtés par la Gestapo au Restaurant du Gard. Après confrontation, Mme Lam a reconnu en Césaire Bout-



Fac-similé du certificat délivré à Madame LAM par le Receveur des Douanes de Menton

tau, actuellement incarcéré aux Nouvelles-Prisons, le chauffeur des policiers allemands qui opérèrent ce jour là.

D'autre part, nous publions le certificat délivré le 8 septembre

1945 à M. et Mme Lam par le Receveur des Douanes de Menton-Garavan, certificat qui prouve que M. et Mme Lam étaient bien en possession à leur entrée en France de : 127 pièces de 20 dollars, 10 pièces de 10 dollars, 5 pièces de 5 dollars, une pièce de 2 dollars ½, 150 livres sterling, et que ces monnaies d'or ont été régulièrement restituées aux intéressés, en vertu des autorisations d'importation n° 000842 et 000841 du 3 janvier 1940 de l'Office des Changes.

Ceci dit, nous attendons la suite de l'enquête. Et nous demandons que toute la lumière soit faite. En regrettant que ni M. Charles Mannoni, ni Mme Sammam (qui, elle aussi, nous envoie une lettre recommandée qui ne contient rien) ne nous aient donné matière à éclairer la justice et établir leur non-culpabilité.

Coup de... Mas

Comme partout ailleurs, l'épuration, dans la Police, ne fut qu'une formalité de pure fantaisie.

Ainsi, il nous revient que le mess de la Police, à Cannes, était, jusqu'à ce jour, réservé aux policiers et, à l'occasion, à un parent de passage. Grâce à l'heureuse initiative du brigadier-chef Mas, il a été transformé en annexe de la Milice de Darnand.

En effet, chaque jour, et chaque jour deux fois, on peut contempler dans ce petit restaurant une forme flasque, vaurée et riant à double gorge déployée ; masse de chair que contient à peine une chaise déjà usée par les ans, elle aussi.

Cette ravissante caricature est une ex-milicienne particulièrement remarquée lors des défilés régionaux.

Aujourd'hui, maîtresse attitrée de M. le brigadier-chef Mas, ainsi que nous l'avons déjà raconté dans L'Ergot, la poule Marino échange, avec son seigneur et maître, les plus tendres regards, regards que les reflets d'une sale robe bleue rendent presque célestes.

Cependant que le brigadier Mas file le parfait amour avec ce torchon, on voudrait savoir : comment le brigadier (qui n'a pas toujours raison) a conquis les faveurs de sa dulcinée aux mains douteuses, et comment cette châtelaine de Montfleury a pu quitter, sans être inquiétée, sa résidence de printemps ; on serait curieux de savoir aussi ce que devient dans cette aventure la maîtresse de Mas qui est à la veille d'être mère.

Avant de connaître les réponses à ces simples petites questions, nous ne saurions assez recommander à ces deux tourtereaux inconscients un peu plus de pudeur et de tenue.

R. A.

Le reconnaissez-vous ?



Cet individu qui s'est infiltré dans les services de l'O.R.C.G. en Allemagne (Organe de Recherche des Criminels de Guerre), a habité et travaillé à Nice pendant l'occupation allemande. Les personnes le connaissant et pouvant fournir des renseignements sur son compte sont priées de bien vouloir les communiquer à la direction de notre journal.

Nourri, logé, payé et... blanchi

Le fasciste Albert Boero recouvre la liberté

Arrêté le 8 Septembre 1944 et promené dans tous les centres d'internement des Alpes-Maritimes, le fasciste Albert BOERO vient d'être libéré. Evidemment...

Gros et gras à souhait — comme quoi le séjour à l'Hôtel Suisse ou autre centre d'« hébergement » pour ennemis de la France n'a rien de débilisant — il se précipite à l'Usine à Gaz de Monaco pour réclamer son réembauchage.

Mais là, il dut déchanter. Il fut l'objet, de la part de la Direction et d'une délégation de ses camarades de travail, d'une réception plus que froide qui lui donna pourtant bien... chaud.

On lui communiqua d'abord une motion votée en Assemblée Générale du Syndicat, dans laquelle la majorité du personnel, signifiait au Gouvernement

Monégasque qu'elle s'opposerait par tous les moyens à la réintégration de BOERO si, par un procédé quelconque, celui-ci venait à être libéré.

Ensuite, comme notre fasciste déçu, se démenait comme un beau diable, tout en transpirant à grosses gouttes, on lui rafraîchit la mémoire en lui rappelant ses « exploits patriotiques » du beau temps de l'occupation italienne,

à savoir :

BOERO arborait gaillardement la chemise noire, aux grandes occasions ; il hissait fièrement le drapeau italien, à un mât, dans son jardin, suivant les circonstances ;

On le vit saluer les « vaillants occupants », le bras tendu ; il sifflait et chantait à tue-tête « Giovinezza » pour embêter ses camarades d'usine ;

Il essaya de monter une action collective avec ses compatriotes pour faire arrêter la totalité des Français travaillant au Gaz. Les transalpins s'étant dégonflés, son projet ne put réussir ;

Il menaça directement des foudres fascistes, son chef d'atelier, un Français qui lui dit un jour sa façon de penser ;

Il préconisait une camionnette pour ramasser les Français de l'usine ;

Et un jour où il avait un peu perdu de sa superbe... c'était le débarquement allié... il avait déclaré à quelqu'un qui le sermonnait : « Je n'ai rien fait, je ne me suis inscrit nulle part, sauf à la Marche sur Nice ».

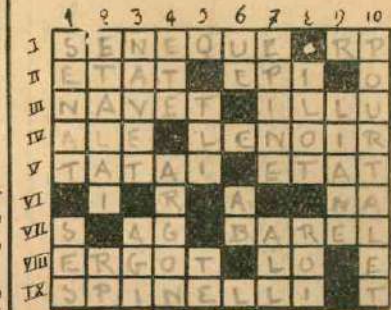
Une paille, quoi !!!

Mais aujourd'hui, le voilà libre ! Durant l'année que dura son internement, son salaire et toutes les augmentations s'y rapportant ont été soigneusement mis de côté par le Gouvernement et c'est une somme de plus de 80.000 fr. que BOERO va toucher bientôt. Nourri, logé, payé et... blanchi.

Prisonniers des camps de la mort, déportés du travail, en avez-vous eu autant ?

Mais tout le personnel de l'Usine, écœuré de ce scandale, entend demander fermement au Gouvernement que BOERO Albert soit emmené à la frontière et que cet argent soit versé au bénéfice des prisonniers.

Nos Mots Croisés



HORIZONTALEMENT

I. Sous le même nom, l'un siège dans une école de philosophie latine en l'an 2 de l'ère chrétienne, l'autre siège au C.D.L. Sigle électoral. — II. Sur les bouteilles de Vichy. Ouvrage sur le bord de la mer. — III. Particularise certain sang. Début d'une image. — IV. Bière. Les vrais résistants se groupèrent autour de lui. — V. Touchai doucement. Un souverain prétendait que c'était lui. — VI. Deux fois répété constitue le titre du roman d'un des auteurs des « Soirées de Médan ». — VII. Phonétiquement : Vieux. Chef communiste aimant le bien-être. — VIII. Seuls ceux qui n'ont pas l'âme noire le craignent et le lisent. Saint. — IX. Il siège au C.D.L. et ne retrouve pas les 618 dossiers qu'il égara.

VERTICALEMENT

1. Institution qui va bientôt disparaître. Possessif. — 2. Exposai pour vendre. Initiales d'un célèbre compositeur d'opérettes. — 3. Film détestable. Opéré. — 4. Se terminera fin septembre. Métalloïde gazeux. — 5. Couche bouleversée. Pronom. — 6. Phonétiquement : chahuté. Phonétiquement : tel fut le romancier Prévost (pas Marcel). — 7. Aucune rose sans elle. Divinité privée d'interjection. — 8. Il y en eut beaucoup dans la résistance. Tel était Œdipe. — 9. Ménispermée. — 10. Digne pendant du VII horizontal (en cinq lettres).

Ces gens-là ont été dénoncés à l'O.V.R.A. avec les motifs suivants :

CASSARDO Guido.
CORRALINI Enrico, garçon au Bar « Rastelli », rue de la Colle, à Monaco ; communiste et confident de la police locale.
REPAIRE Giuseppe, dit Pierre, demeurant à Beausoleil, vallon de la Noix, maison Verrando ; Français ; adjudant des pompiers du Casino de Monte-Carlo ; ennemi obstiné de l'Italie ; propagandiste gaulliste.
ROSSI Joseph, dit Charles, demeurant à Beausoleil, boulevard de Verdun, 1 ; propagandiste actif et communiste.
COCCHETTA Primo, ex-carabinier ; se

fait appeler Laurent Primo, demeurant à Roquebrune ; actif propagandiste contre l'Italie.

ROSSI Valentino, se fait appeler Roux Valentin, demeurant à Roquebrune ; actif propagandiste contre l'Italie.

SOSSO Giuseppe, se fait appeler Losso Giuseppe, demeurant à Roquebrune ; actif propagandiste contre l'Italie.

ROSSI Enrico, frère de Rossi Valentino, demeurant à Roquebrune ; actif propagandiste contre l'Italie.

NAGEL Louis, 50 ans, professeur, de nationalité hongroise, demeurant à Carnolès, villa Horizon ; propagandiste et ennemi de l'Italie.

MARSI Giacomo, 35 ans, demeurant à Carnolès, maison Albertazzi ; communiste et propagandiste contre l'Italie.

BAGLIETTO Vittorio, fils, de l'interné Baglietto Lorenzo, naturalisé Français, demeurant à Carnolès ; de sentiments antitaliens bien connus et propagandiste contre l'Italie.

COSTE Giuseppina.
PETERSEN Ingéman-Charles.
HATZ Lillé, né Petersen.

"L'Ergot" et les rapatriés nécessiteux

« L'Ergot » a distribué, cette semaine, une prime de 500 francs aux prisonniers rapatriés nécessiteux suivants :

Ferdinand CERA, stalag V B ; Louis MOCALI, stalag VI E ; Jacques CERRATO, stalag XVIII C ; Ange TERRENO, stalag VII A ; Marius CAROUL, stalag VI A ; Robert GALEOTTI, stalag VII B ; Alfred BALDONI, stalag XX A ; Raymond SERINGA, stalag XVIII A ; Léon BENEDETTI, stalag VII A ; Charles BENEDETTI, stalag II E ; Laurent ROSTAN, stalag XI B ; Robert GURIBRE, stalag XI A.

Nous avons reçu de M. Pruvost la somme de 1.000 francs pour nos œuvres.

Entre l'Espagne et l'Argentine

Existe-t-il un service de sous-marins pour ceux qui veulent sauver leur peau ?

Ceux-ci ne vont pas sur l'eau, mais dessous... Car c'est de sous-marins qu'il s'agit, de sous-marins à équipages allemands, à destination du Sud-Amérique... avec pour point de départ discret la péninsule ibérique. On chuchote, en effet, qu'une base secrète, non loin de Vigo, est depuis deux ans accueillante à la « Kriegsmarine », installée par des ingénieurs d'outre-Rhin, sous la direction d'officiers spécialistes des voyages à longue distance.

Le Caudillo n'est pas content, mais pas content du tout, que ces commérages se soient ébruités. Le certain est que le capitaine de corvette Kram, pur nazi, séjourne en Espagne depuis plusieurs mois. Or, il est un sous-marinier expérimenté.

Les mauvaises langues, qui continuent à bavarder, prétendent même que la traversée invisible Vigo-Rosario est des mieux balisées, et que les autorités argentines voient sans déplaisir surgir du fond des eaux et accoster à bon port certains fuyards de marque, décidément trop compromis par leurs atrocités en Europe.

LOTTERIE NATIONALE

Prochain tirage, 26 septembre
Demandez les Dixlièmes
qui ont gagné deux fois le gros lot
BANQUE MARTINON

Imprimerie, 21, rue Meyerboer

A. F.

Le Gérant : P. SAUTOUR.

Bon de la libération

960 6 mois
967 1 an
977 1/2
987 2 ans
1000 1/2
1014 3 ans
1028 1/2
1041 4 ans
1054 1/2
1067 5 ans
1080

Dès le 6^e mois, il est remboursable à 967 francs mais...

... si vous le conservez cinq ans, il vaudra 1080 francs.

Le reconnaissez-vous ?



Cet individu qui s'est infiltré dans les services de l'O.R.C.G. en Allemagne (Organe de Recherche des Criminels de Guerre); a habité et travaillé à Nice pendant l'occupation allemande. Les personnes le connaissant et pouvant fournir des renseignements sur son compte sont priées de bien vouloir les communiquer à la direction de notre journal.

Nourri, logé, payé et... blanchi

Le fasciste Albert Boero recouvre la liberté

Arrêté le 8 Septembre 1944 et promené dans tous les centres d'internement des Alpes-Maritimes, le fasciste Albert BOERO vient d'être libéré. Evidemment...

Gros et gras à souhait — comme quoi le séjour à l'Hôtel Suisse ou autre centre d'« hébergement » pour ennemis de la France n'a rien de débilitant — il se précipite à l'Usine à Gaz de Monaco pour réclamer son réembauchage.

Mais là, il dut déchanter. Il fut l'objet, de la part de la Direction et d'une délégation de ses camarades de travail, d'une réception plus que froide qui lui donna pourtant bien... chaud.

On lui communiqua d'abord une motion votée en Assemblée Générale du Syndicat, dans laquelle la majorité du personnel signifiait au Gouvernement

Monégasque qu'elle s'opposerait par tous les moyens à la réintégration de BOERO si, par un procédé quelconque, celui-ci venait à être libéré.

Ensuite, comme notre fasciste déçu, se démenait comme un beau diable, tout en transpirant à grosses gouttes, on lui rafraîchit la mémoire en lui rappelant ses « exploits patriotiques » du beau temps de l'occupation italienne,

à savoir :

BOERO arborait gaillardement la chemise noire, aux grandes occasions; il hissait fièrement le drapeau italien, à un mât, dans son jardin, suivant les circonstances;

On le vit saluer les « vaillants occupants », le bras tendu; il sifflait et chantait à tue-tête « Giovinezza » pour embaêter ses camarades d'usine;

Il essaya de monter une action collective avec ses compatriotes pour faire arrêter la totalité des Français travaillant au Gaz. Les transalpins s'étant dégonflés, son projet ne put réussir;

Il menaça directement des foudres fascistes, son chef d'atelier, un Français qui lui dit un jour sa façon de penser;

Il préconisait une camionnette pour ramasser les Français de l'usine;

Et un jour où il avait un peu perdu de sa superbe... c'était le débarquement allié... il avait déclaré à quelqu'un qui le sermonnait : « Je n'ai rien fait, je ne me suis inscrit nulle part, sauf à la Marche sur Nice ».

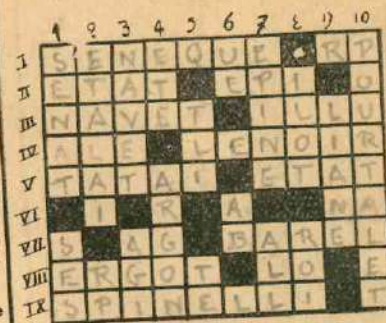
Une paille, quoi!!!

Mais aujourd'hui, le voilà libre! Durant l'année que dura son internement, son salaire et toutes les augmentations s'y rapportant ont été soigneusement mis de côté par le Gouvernement et c'est une somme de plus de 80.000 fr. que BOERO va toucher bientôt. Nourri, logé, payé et... blanchi.

Prisonniers des camps de la mort, déportés du travail, en avez-vous eu autant ?

Mais tout le personnel de l'Usine, écœuré de ce scandale, entend demander fermement au Gouvernement que BOERO Albert soit emmené à la frontière et que cet argent soit versé au bénéfice des prisonniers.

Nos Mots Croisés



HORIZONTALEMENT

I. Sous le même nom, l'un siège dans une école de philosophie latine en l'an 2 de l'ère chrétienne, l'autre siège au C.D.L. Sigle électoral. — II. Sur les bouteilles de Vichy. Ouvrage sur le bord de la mer. — III. Particularise certain sang. Début d'une image. — IV. Bière. Les vrais résistants se groupèrent autour de lui. — V. Touche doucement. Un souverain prétendait que c'était lui. — VI. Deux fois répété constitue le titre du roman d'un des auteurs des « Soirées de Médan ». — VII. Phonétiquement : Vieux. Chef communiste aimant le bien-être. — VIII. Seuls ceux qui n'ont pas l'âme noire le craignent et le lisent. Saint. — IX. Il siège au C.D.L. et ne retrouva pas les 618 dossiers qu'il égara.

VERTICALEMENT

1. Institution qui va bientôt disparaître. Possessif. — 2. Exposai pour vendre. Initiales d'un célèbre compositeur d'opérettes. — 3. Film détestable. Opéré. — 4. Se terminera fin septembre. Métalloïde gazeux. — 5. Couche bouleversée. Pronom. — 6. Phonétiquement : chahuté. Phonétiquement : tel fut le romancier Prévost (pas Marcel). — 7. Aucune rose sans elle. Divinité privée d'interjection. — 8. Il y en eut beaucoup dans la résistance. Tel était Edipe. — 9. Ménispermée. — 10. Digne pendant du VII horizontal (en cinq lettres).

Ces gens-là ont été dénoncés à l'O.V.R.A. avec les motifs suivants :

- CASSARDO Guido.
- CORSALINI Enrico, garçon au Bar « Rastelli », rue de la Colle, à Monaco; communiste et confident de la police locale.
- REPAIRE Giuseppe, dit Pierre, demeurant à Beausoleil, vallon de la Noix, maison Verrando; Français; adjudant des pompiers du Casino de Monte-Carlo; ennemi obstiné de l'Italie; propagandiste gaulliste.
- ROSSI Joseph, dit Charles, demeurant à Beausoleil, boulevard de Verdun, 1; propagandiste actif et communiste.
- COCCHETTA Primo, ex-carabinier; se

fait appeler Laurent Primo, demeurant à Roquebrune; actif propagandiste contre l'Italie.

ROSSI Valentino, se fait appeler Roux Valentin, demeurant à Roquebrune; actif propagandiste contre l'Italie.

SOSSO Giuseppe, se fait appeler Losso Giuseppe, demeurant à Roquebrune; actif propagandiste contre l'Italie.

ROSSI Enrico, frère de Rossi Valentino, demeurant à Roquebrune; actif propagandiste contre l'Italie.

NAGEL Louis, 50 ans, professeur, de nationalité hongroise, demeurant à Carnolès, villa Horizon; propagandiste et ennemi de l'Italie.

MARSI Giacomo, 35 ans, demeurant à Carnolès, maison Albertazzi; communiste et propagandiste contre l'Italie.

BAGLIETTO Vittorio, fils de l'interné Baglietto Lorenzo, naturalisé Français, demeurant à Carnolès; de sentiments antitaliens bien connus et propagandiste contre l'Italie.

COSTE Giuseppina.

PETERSEN Ingéman-Charles.

HATZ Lillé, né Petersen.

Entre l'Espagne et l'Argentine

Existe-t-il un service de sous-marins pour ceux qui veulent sauver leur peau ?

Ceux-ci ne vont pas sur l'eau, mais dessous... Car c'est de sous-marins qu'il s'agit, de sous-marins à équipages allemands, à destination du Sud-Amérique... avec pour point de départ discret la péninsule ibérique. On chuchote, en effet, qu'une base secrète, non loin de Vigo, est depuis deux ans accueillante à la « Kriegsmarine », installée par des ingénieurs d'outre-Rhin, sous la direction d'officiers spécialistes des voyages à longue distance.

Le Caudillo n'est pas content, mais pas content du tout, que ces commérages se soient ébruités. Le certain est que le capitaine de corvette Kram, pur nazi, séjourne en Espagne depuis plusieurs mois. Or, il est un sous-mariner expérimenté.

Les mauvaises langues, qui continuent à bavarder, prétendent même que la traversée invisible Vigo-Rosario est des mieux balisées, et que les autorités argentines voient sans déplaisir surgir du fond des eaux et accoster à bon port certains fuyards de marque, décidément trop compromis par leurs atrocités en Europe.

"L'Ergot" et les rapatriés nécessaires

« L'Ergot » a distribué, cette semaine, une prime de 500 francs aux prisonniers rapatriés nécessaires suivants :

- Ferdinand CERA, stalag V B; Louis MOCALI, stalag VI E; Jacques CERRATO, stalag XVIII C; Ange TERRENO, stalag VII A; Marius CAROUL, stalag VI A; Robert GALEOTTI, stalag VII B; Alfred BALDONI, stalag XX A; Raymond SERINGA, stalag XVIII A; Léon BENEDETTI, stalag VII A; Charles BENEDETTI, stalag II E; Laurent ROSTAN, stalag XI B; Robert GURIBRE, stalag XI A.

Nous avons reçu de M. Pruvost la somme de 1.000 francs pour nos œuvres.

LOTTERIE NATIONALE

Prochain tirage, 26 septembre
Demandez les Dixièmes
qui ont gagné deux fois le gros lot
BANQUE MARTINON

Imprimerie, 21, rue Meyerbeer
Le Gérant : P. SAUTOUR.

Bon de la libération

960 6 mois
967 1 an
977 1 1/2
987 2 ans
1000 2 1/2
1014 3 ans
1028 3 1/2
1041 4 ans
1054 4 1/2
1067 5 ans
1080

Dès le 6^e mois, il est remboursable à 967 francs mais...

... si vous le conservez cinq ans, il vaudra 1080 francs.